

OLYMPICA PINDARICA (I)<sup>1</sup>

GAUTHIER LIBERMAN  
École Pratique des Hautes Études, Paris  
[gauthier.liberman@ephe.psl.eu](mailto:gauthier.liberman@ephe.psl.eu)

---

RÉSUMÉ

Remarques critiques, exégétiques et métriques sur les plus longues *Olympiques* de Pindare.

SUMMARY

Critical, exegetical, and metrical remarks on Pindar's longest *Olympics*.

MOTS-CLÉS

Pindare, poésie lyrique grecque, critique textuelle, métrique.

KEYWORDS

Pindar, Greek Lyric Poetry, Textual Criticism, Metrics.

---

Fecha de recepción: 22/07/2022

Fecha de aceptación y versión final: 17/03/2023

---

S'il est indubitable que les *Olympiques* ont bénéficié de conditions de transmission beaucoup plus favorables que même les pièces les plus favorisées d'Eschyle ou que n'importe quelle tragédie de Sophocle, il s'en faut de beaucoup que le texte des *Olympiques* soit aussi sûr que le laissent croire les éditions aujourd'hui en usage<sup>2</sup>, qui sont, du point de vue du travail de « recensio »,

<sup>1</sup> Nous tenons à remercier nos rapporteurs, à qui nous avons donné du travail et qui, par un juste retour, nous en ont donné, et la rédaction de la revue, dont nous n'avons pas réussi à lasser la patience en la bombardant de versions corrigées et augmentées et qui, comme à la grande époque de ce que nous appellerions la « philologie critique », accepte de publier, réparti sur deux livraisons, un aussi long article de cette nature.

<sup>2</sup> Celles par exemple d'Alexander Turyn (Cracovie 1948 ; Oxford 1952, avec l'ajout des fragments) et la « Teubneriana » de Snell-Maehler (1987 pour le volume comprenant les *Épinicies*). Nous indiquerons dans la suite les références d'autres éditions, notamment de l'édition commentée méritante, si l'on excepte l'« emendatio » et la métrique, de la Fondazione Lorenzo Valla (le texte grec, établi par B. Gentili, en est, hélas !, le pire de la tradition imprimée post-boeckhienne de Pindare, autrement dit depuis 1811, et même depuis plus longtemps, Gentili réintroduisant des fautes éliminées par G. Hermann avant 1811). Disons ici notre admiration pour l'« editio maior » encore indispensable d'Otto Schroeder, *Pindari carmina*, Leipzig 1900<sup>1</sup>, 1923<sup>2</sup> (avec un appendice de mise à jour très important), qui concentre dans une « breuitas » bluffante et un latin non moins resserré qu'élégant une quantité rare d'informations, souvent soutenue par un jugement solide, parfois gâtée par la subtilité excessive qui caractérise la défense de leçons douteuses chez Pindare.

pour parler comme Karl Lachmann, satisfaisantes, beaucoup plus en tout cas que sous le rapport de l'« emendatio ». C'est ce que nous prétendons montrer dans la présente étude. Soyons franc et net : Hermann, Wilamowitz et West ont édité Eschyle, mais, si admirable, si fondamentale l'œuvre pindarique d'August Boeckh soit-elle<sup>3</sup>, Pindare souffre de ne pas avoir été édité par l'avant-garde des « Textkritiker », si l'on excepte Theodor Bergk. On se prend à rêver d'une édition critique de Pindare due aux soins attentifs de Paul Maas... Pour poser un bon diagnostic sur les difficultés textuelles de ces odes, il faut tenter de comprendre d'une manière très précise le texte transmis sans lui imposer un sens satisfaisant ou cru tel mais forcé. La violence consiste, en l'occurrence, dans le fait non de proposer des conjectures ou d'adopter des corrections mais d'extorquer au texte ce qu'il devrait dire ou ce qu'on veut qu'il dise, parfois pour satisfaire à des dogmes de l'exégèse contemporaine<sup>4</sup>, mais ne dit pas. Une faute aussi évidente que ὀπότε en *O.* 2.32 ne déparerait plus depuis longtemps, du moins dans les éditions des meilleurs critiques, le texte d'un autre poète, mais c'est Pindare, et ce qui est jugé impossible ailleurs est admis chez lui sans même qu'on prenne la peine d'énoncer la difficulté : la traduction<sup>5</sup> produit le sens qui convient ; peu importe qu'elle ne corresponde pas au grec — et cela, hélas !, est vrai aussi quand il n'y a pas de problème spécifiquement textuel, comme nous verrons en étudiant des cas où le texte transmis est correct mais mal expliqué. Il y a aussi, chez beaucoup de pindarisants et d'antiquisants d'aujourd'hui, une ignorance très dommageable de la « pathologie textuelle » et de la « complexité » de certaines

---

P. Finglass, croyons-nous savoir, prépare pour les « OCT » une édition, qui ne pourra que remplacer avantageusement celle de C.M. Bowra (1935<sup>1</sup>). L'édition « Budé » d'A. Puech vaut pour les beautés de la traduction et l'effort de compréhension du traducteur, mais, comme édition critique, elle était obsolète dès sa parution (1922). Les scholies, celles dites « anciennes », aux *Olympiques* sont citées d'après l'édition critique d'A.B. Drachmann (« Teubneriana » de 1903) ; nous signalons les modifications que nous croyons devoir apporter au texte édité par Drachmann. Le nombre de fois où apparaît, dans notre étude, le nom de Wilamowitz montre la résistance peu commune de ses travaux sur Pindare à l'obsolescence. Éditeurs et commentateurs ne perdraient rien à les méditer davantage, tout en gardant leur esprit critique bien sûr.

<sup>3</sup> Son ami Dissen n'a de cesse que de la célébrer dans les lettres qu'il lui adresse (*Briefwechsel zwischen August Böckh und Ludolf Dissen Pindar und anderes betreffend, herausgegeben von Max Hoffmann, Leipzig 1907*), mais le jugement que lui suggère la seconde « recensio » boeckhienne des poèmes de Pindare (1825), « es ist eine wahre Freude zu sehen, zu welcher Reinheit nun der Text gediehen ist » (193), est tout relatif.

<sup>4</sup> Voir G. Liberman, « L'elogio pindarico di Teosseno (fr. 123) rivisitato », dans S. Caciagli, ed., *Eros e genere in Grecia arcaica*, Bologna 2017, 125-70.

<sup>5</sup> Nous avons cru bon, pour éviter tout malentendu, de traduire la plupart des passages de Pindare que nous citons. Nos traductions sont personnelles et ne visent, comme le texte grec que nous imprimons en tête de nos remarques et qui, le plus souvent, contient les leçons fautives ou présumées telles, qu'à fournir une base à la réflexion. Pour les *Pythiques*, nous utilisons la traduction de G. Liberman, *Pindare. Pythiques*, Paris 2004. Lorsque nous mentionnons le nom de l'auteur d'une correction sans indiquer de références précises, c'est qu'on trouvera ces références chez D. Gerber, *Emendations in Pindar 1513-1972*, Amsterdam 1976. Il arrive que, pour des raisons spéciales, nous donnions des références précises même dans le cas où Gerber enregistre la conjecture concernée.

fautes, pourtant très bien mise en évidence voici plus de cent ans par Louis Havet en son *Manuel de critique verbale* : les textes grecs et latins n'ont pas souffert que de confusion de lettres et de fautes « mécaniques ». Le conservatisme dominant dans la critique verbale des poèmes de Pindare s'est vu renforcer récemment<sup>6</sup> par un retour prétendu à la colométrie alexandrine, retour fondé sur une illusion : cette colométrie refléterait la composition métrique originale et l'érudition alexandrine aurait disposé de théories et de documents (les partitions musicales de Pindare) lui donnant accès à la composition véritable et elle aurait utilisé ces documents<sup>7</sup>. On trouve déjà, chez un musicologue, rythmicien et métricien de la stature de Rudolf Westphal<sup>8</sup>, la fable d'une édition alexandrine munie de « notes musicales » où Apollonios « l'Eidographe », le successeur d'Aristophane de Byzance et le prédécesseur d'Aristarque à la tête de la Bibliothèque du Musée d'Alexandrie

<sup>6</sup> Voir G. Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Boeckh. Révolution et contre-révolution en métrique », dans K. Sier, E. Wöckener-Gade, eds., *Gottfried Hermann (1772-1848)*, Leipzig 2010, 197-219. Ces contre-révolutionnaires sont les héritiers de Wilhelm Brambach, qui prônait le retour non seulement à la véritable orthographe du latin (tout latiniste connaît directement ou indirectement son *Hilfsbüchlein für lateinische Rechtschreibung*) mais aussi à la colométrie d'avant Boeckh (cf. « Kritische Streifzüge. II. Metrik und Musik », *RhM* 25, 1870, 232-52). Toutefois Brambach n'aurait jamais admis les irrégularités monstrueuses qui ne gênent pas certains de ses successeurs, et, pour lui (voir H. Weil, *Études de littérature et de rythmique grecques*, Paris 1902, 185-91), la question était plutôt de remettre en lumière le colon, que la « période » boeckhienne avait relégué à l'ombre.

<sup>7</sup> E. Rocconi (*CR* 53, 2003, 70) ne craint pas de faire valoir en ce sens les scholies aux hymnes 29-31 Pöhlmann-West du compositeur de la cour d'Hadrien Mésomède, mais aucun fait à la fois positif et pertinent, depuis quelque 125 ans que ces paroles mémorables de U. von Wilamowitz (*Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Berlin 1900, 41) furent écrites, n'est encore venu les ébranler : « Die Grammatiker haben die Musik principiell und durchgehends verworfen. Ohne Frage haben sie Handschriften besitzen müssen, die auch Noten gaben, wie die delphische Steinschrift. Das Commersbuch bedurfte sie wie das Gesangbuch, und vollends die ausübenden Künstler, die Techniten, mussten Melodien haben, nicht bloss für Dithyramben, sondern auch für die Monodien der Dramen und was etwa noch vom Chore gesungen ward. Aber die Grammatiker haben das verworfen ; ihre Kolometrie rechnet nur mit einer Metrik, die sie erst schufen, und ihr Ziel ist, wie sie selbst es formuliren, ἀνάγνωσις. Ohne Zweifel haben sie, indem sie die classische Musik für tot erklärten, ihr vollends den Garaus gemacht ». Tout le monde ne partage pas le point de vue exposé dans la note suivante, appendue à « was etwa noch vom Chore gesungen ward » : « Der Art ist das Wiener Blatt aus der Musik zu dem Orestes des Euripides : welche Verwegenheit, diese Noten als die eignen des Euripides zu behandeln, zumal der Text, den man kontrollieren kann, elend ist ». Il est vrai que la datation du papyrus connue de Wilamowitz (époque d'Auguste) a été reculée (vers 200 av. J.-C. selon E.G. Turner). E. Pöhlmann et M.L. West, *Documents of Ancient Greek Music*, Oxford 2001, 14, considèrent comme probable que la composition musicale remonte à Euripide lui-même. Encore faut-il expliquer, si Euripide est l'auteur de la mélodie, comment il se fait que le texte grec sur lequel elle est entée est ce qu'il est. Voir la position du problème chez C. Willink, *Collected Papers on Greek Tragedy*, Leiden-Boston 2010, 339-46.

<sup>8</sup> *Die Musik des griechischen Alterthumes*, Leipzig 1883, 244 (cf. *Griechische Metrik*<sup>2</sup>, Leipzig 1868, 622). Un musicologue aussi compétent et talentueux que H. Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, Leipzig 1899, 75, ne dit pas autre chose. Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, Berlin 1921, 106 n. 1, suppose que les compositions musicales de Pindare étaient encore connues d'Aristoxène.

d'après P. Oxy. 1241 col. II<sup>9</sup>, aurait classé les odes de Pindare en fonction des « Octaven-Eide » des mélodies originales<sup>10</sup>. Et pourtant le même Westphal, disciple enthousiaste de Boeckh, rejetait, comme son maître et à bon droit, la colométrie transmise. Westphal croyait que la colométrie alexandrine reflète la composition poétique originale, mais, à la différence des partisans actuels de la colométrie alexandrine, qui ont raison contre lui sur ce point, il voyait dans la colométrie transmise une altération « terrible » de la colométrie alexandrine<sup>11</sup> ! S'il avait reconnu en la colométrie transmise un reflet plus fidèle de la colométrie alexandrine, il aurait, en toute logique, pensé ou que les collègues d'Apollonios n'ont pas exploité les documents musicaux utilisés par lui ou que ces documents ne leur ont pas permis de comprendre la composition métrique véritable des poèmes de Pindare<sup>12</sup>. Les partitions que nous possédons ne répartissent pas le

<sup>9</sup> Voir G. Solaro, « La Bibliotheca di Alessandria e i dilemmi di POxy 1241 », *ZPE* 198, 2016, 22-38, spéc. 31. La succession « Apollonios l'Eidographe, Aristophane, Aristarque » que U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften*, I, Berlin 1935, 412, donne pour celle du papyrus résulte d'un lapsus, qui est parfois pris pour une position du grand érudit et une fois même fonde la mise en conformité du papyrus avec cette prétendue thèse !

<sup>10</sup> Voir, là-contre, J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, Paris 1952, 50 ; P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, Oxford 1972, I, 461 et II, 666 ; L. Prauscello, *Singing Alexandria*, Leiden-Boston 2006, 28-33. La célèbre notice de plusieurs « Etymologica » reproduite et commentée par Fraser et Prauscello est à plusieurs égards problématique. D. Mastronarde chez Prauscello se fonde sur εὐφυής, dans Απολλώνιος εἰδογράφος, ἐπειδὴ εὐφυής (fausse v. l. ἐμφυής dans « Etymologicum Symeonis » E 123, 175 Baldi) ὧν ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τὰ εἶδη τοῖς εἶδεσιν ἐπένειμεν, pour suggérer que, faute d'avoir accès aux mélodies, Apollonios fut forcé de recourir à son ingéniosité (εὐφυής) pour « distinguer les classes (d'odes) en fonction des modes musicaux » (interprétation incertaine), mais ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ doit sûrement être joint à εὐφυής ὧν (Fraser a raison sur ce point) et εὐφυής ne signifie ni « ingénieux », « doué » ni, comme on l'a aussi compris, « haut placé (dans la hiérarchie de la bibliothèque) », mais, selon toute apparence, « versé (dans la gestion de bibliothèque) », cf. *septuaginta*, I *Esdras* 8.3, γραμματεὺς εὐφυής ὧν ἐν τῷ Μουσείῳ νόμῳ. La suite de la notice éclaire le sens de τοῖς εἶδεσιν : τὰς γὰρ δοκούσας τῶν ψῆδων (εἰδῶν : corr. Sylburg) Δόριον μέλος ἔχειν ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνῆγε, καὶ Φρυγίας καὶ Λυδίας, μζολωδιστὶ καὶ ἰαστί. À lire ces lignes, on croirait qu'Apollonios disposait vraiment d'une documentation musicale complète. Nous sommes enclin à aller plus loin qu'Irigoin, Fraser et Prauscello et à approuver E. Graf, *De Graecorum veterum re musica quaestionum capita duo*, Marbourg 1889, 83 : la notice relative à Apollonios est une libre invention qui part d'une méprise sur le surnom εἰδογράφος, pédantesquement rapporté aux εἶδη musicaux (cf. l'expression εἶδη τοῦ διὰ πάντε et l'article εἶδος de H. Vetter, *Addimenta ad Henrici Stephani thesaurum graecae linguae ex musicis graecis excerpta*, Zwickau 1867, 8-11, et comparer J. Chailley, *La musique grecque antique*, Paris 1979, 105-15 et 206, dont nous retenons les avertissements sur l'emploi abusif du mot « mode » pour rendre εἶδος). Graf remarque pertinemment que le seul avis pindarique d'Apollonios que nous connaissons porte sur la deuxième *Pythique*, non sur son « trope » musical mais sur sa classification en tant que *Pythique* — c'en est bien une selon Apollonios : voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 57-8. U. von Wilamowitz, *Pindaros*, Berlin 1922, 108 semble du même avis que Graf.

<sup>11</sup> Voir R. Westphal, *Rhythmik und Harmonik nebst der Geschichte der drei musischen Disciplinen*, Leipzig 1867, 660 (« in den meisten Fällen in arger Weise entstellt »).

<sup>12</sup> Tel serait nécessairement le cas si L. Pearson avait raison de dire que « line division as adopted by modern editors has no musical meaning » (« The Dynamics of Pindar's Music : Ninth Nemean and Third Olympian », *ICS* 2, 1977, 54-69, spéc. 59). Là-contre, voir O. Crusius, *Die delphischen Hymnen. Untersuchungen über Texte und Melodien*, Göttingen 1894, 58.

texte en vers, tradition musicale et tradition colométrique ne se superposent donc pas : il y a solution de continuité entre elles. Ce qui atteste l'ancienneté de la tradition musicale par rapport à la tradition colométrique, c'est que le texte lyrique y est disposé comme de la prose, sans répartition en vers<sup>13</sup>, comme l'écrivait par exemple Pindare, mais, à en juger par le papyrus des *Perses* de Timothée, en séparant les strophes et, le cas échéant, les éléments du « système » triadique. Comme le dit Lachmann<sup>14</sup> avec profondeur, « *ipsi veteres carmina composuerunt accuratius quam litteris perscripserunt* ». Quelque témoignage controuvé ou tendancieusement interprété qu'on fasse valoir pour l'autoriser, la colométrie « néo-alexandrine » s'auto-détruit par les accidents métrico-prosodiques qu'elle engendre : les faits sont là, inescamotables<sup>15</sup>.

## O. 1.3-7

εἰ δ' ἄεθλα γαρούεν  
 ἔλδεαι, φίλον ἦτορ,  
 μηκέτ' ἀελίου σκόπει 5  
 ἄλλο θαλπνότερον ἐν ἀμέρα φαεννὸν ἄστρον ἐρήμας δι' αἰθέρος,  
 μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν·

« Si tu souhaites, mon cœur, dire les joutes, n'envisage nul autre astre brillant le jour, dans le vide de l'éther, plus réchauffant que le soleil, et ne nommons pas de concours supérieur à celui d'Olympie ». Nul ne doute aujourd'hui<sup>16</sup> que αὐδάσομεν ne soit un subjonctif aoriste à voyelle brève. C'est, si nous ne nous abusons, le seul exemple chez Pindare d'un subjonctif à voyelle brève exprimant une défense (contreposer le subjonctif à voyelle longue *I. 8.6a-7, μήτ' ἐν ὄρφανία πέσωμεν στεφάνων | μήτε κάδεα θεράπευε*). Cependant αὐδάσομεν nous semble

<sup>13</sup> Voir Crusius, *op. et loc. cit.* ; Pöhlmann-West, *Documents of Ancient Greek Music*, 15.

<sup>14</sup> K. Lachmann, *De choricis systematis tragicorum Graecorum*, Berlin 1819, 6.

<sup>15</sup> Voir le monstre prosodique ἐκτίσαστο ἐπεὶ (*O. 10.25-6*), où les deux voyelles en hiatus sont censées produire une crase — « sinefonesi », lit-on chez B. Gentili, C. Catenacci, P. Giannini, L. Lomiento, *Pindaro. Le Olimpiche*, Milano 2013, 647 — et donc valoir une syllabe longue (même chose v. 57-9, 88-9). Comme on s'en doute, la colométrie boeckhienne répartit dans chacun de ces trois cas les deux mots en hiatus sur deux vers différents, le premier mot étant le dernier du premier vers, le second le premier du second vers. Voir encore, sur l'« incompétence » de la colométrie alexandrine, W.S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, Oxford 2007, 194.

<sup>16</sup> Voir D.E. Gerber, *Pindar's Olympian One : A Commentary*, Toronto 1982, 24, et « Short-Vowel Subjunctives in Pindar », *HSCP* 91, 1987, 83-90. Cette dernière étude n'est pas sans pâtir de circularité dans l'argumentation : lorsque, dit Gerber, Pindare utilise le futur « with reference to his profession as a poet », il emploie « normally » le singulier, et, pour distinguer les subjonctifs pluriels des futurs, Gerber s'aide de ce critère, qui, en réalité, présuppose la distinction qu'il est censé contribuer à prouver. Gerber ne discute pas *P. 10.69-71, ἀδελφούς τ' ἔτ' ἐπαινίσσομεν ἐσλοῦς, ὅτι | ὑψοῦ φέροντι νόμον Θεσσαλῶν | αἰζόντες* (texte de l'édition de Liberman), « et nous adresserons encore nos louanges à ces nobles frères, parce que haut ils portent et accroissent le régime des Thessaliens » : le futur nous paraît là incontestable. P. Maas, *Kleine Schriften*, München 1973, 30 tient *O. 10.79, κελადησόμεθα*, pour un futur.

se situer sur un autre plan que l'impératif σκόπει et constater l'impossibilité pour le poète de nommer « un concours supérieur à celui d'Olympie » ainsi qu'affirmer son intention de mettre son projet poétique en accord avec ce constat. Si donc la conjonction de coordination μηδέ ne semblait pas l'exclure, le futur de l'indicatif<sup>17</sup> nous paraîtrait offrir un sens intéressant : « n'envisage aucun astre plus réchauffant que le soleil, et nous ne nommerons pas de concours supérieur à celui d'Olympie »<sup>18</sup>. Serait-ce que, par suite d'une « faute par persévérance », μηκέτι a causé la substitution de μηδέ à οὐδέ ? Pour le changement de négation associé au changement de mode, comparer *Prometheus uinctus* 520, τοῦτ' οὐκέτ' ἄν πύθοιο, μηδὲ λιπάρει, « cela, tu ne l'apprendras pas maintenant<sup>19</sup>, et n'insiste pas pour que je te le dise » ; Démosthène, *de falsa legatione* 149, ὑμῖν δὲ τοιοῦτο μὲν οὐδὲν οὐτ' ἦν μήτε γένοιτο τοῦ λοιποῦ. À la face de Boeckh, selon qui μηδέ niant un verbe au futur n'est pas correct<sup>20</sup>, Schneidewin<sup>21</sup> jette Sophocle, *Ajax* 572. « *Etenim*, ajoute-t-il, *ita non solum vetamus, sed simul confidimus neminem facturum quod vetamus* ». Mais, dans le passage de Sophocle, les deux négations figurent en une proposition qui dépend de ὅπως, v. 567<sup>22</sup>.

<sup>17</sup> La différence de sens entre le subjonctif aoriste et l'indicatif futur est très sensible dans le passage que nous étudions ; voir B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, Strasbourg 1897, 242-50. Il cite, pour illustrer la différence, entre autres passages, *Ilias*, 7.290-1, νῦν μὲν παυσώμεσθα μάχης καὶ δηϊοτήτος | σήμερον ὕστερον αὐτὲ μαχησόμεθ(α). Delbrück rejette la doctrine de son collègue Karl Brugmann (1892), que défend dernièrement, sans rappeler son premier inventeur, A. Willi, *Origins of the Greek Verb*, Oxford 2018, par ex. 441-2 et 448 : selon Brugmann, αὐδάσομεν (nous prenons cet exemple) s'est, selon la jolie métaphore de Delbrück, émancipé du subjonctif aoriste sigmatique ; ce futur « émancipé », originellement un subjonctif aoriste sigmatique à voyelle brève, exprime un des sens primitifs du subjonctif en s'y spécialisant et en finissant par se l'arroger. C'est à R. Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, II, Jena 1871, 60-4 et 267-9 (= *Das indogermanische Verbum*, Jena 1873, 377 et 565-8), et à G. Curtius (voir la mise au point sur l'identité du πρώτος εὐρετής dans l'exposé que contient *Das Verbum der griechischen Sprache*, II, Leipzig, 1880<sup>2</sup>, 68-90), qu'on doit l'idée que la voyelle brève, loin d'être un écart par rapport à la norme, est primitive.

<sup>18</sup> Le texte grec de D. Bremer, *Pindar. Siegeslieder*, München 1992 porte μηδέ, mais il traduit « spähe nicht mehr neben der Sonne nach einem anderen Gestirn, wärmender leuchtend bei Tag, durch den einsamen Äther — einen Wettkampf, mächtiger als Olympia, werden wir nicht nennen ». Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann professé à Leipzig durant le semestre d'été 1847, l'illustre philologue traduit « desine sole foventius aliud circumspicere interdii lucidum sidus vacuum per aethera. Neque Olympico certamen praestantius dicemus ».

<sup>19</sup> Pour le sens de οὐκέτι ici et de μηκέτι chez Pindare, voir notre remarque sur *O.* 2.57.

<sup>20</sup> Voir P. Maas, *Kleine Schriften*, 29 n. 5 : « An Futurum ist wegen des μηδέ nicht zu denken ».

<sup>21</sup> P. 10 de la seconde édition partielle, procurée par Schneidewin (Gotha-Erfurt 1847), du commentaire de L. Dissen à Pindare. Schneidewin allègue aussi *Ilias*, 9.330, mais il y a là un exemple de l'emploi idiomatique de μή et l'indicatif dans les serments : voir R. Kühner, B. Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik, Zweiter Teil, Satzlehre, Zweiter Band*, Hannover-Leipzig 1904, 183-4. Kühner-Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik*, 186, acceptent chez Pindare μηδέ et le futur au nom de la continuité (cf. μηκέτι).

<sup>22</sup> Voir Kühner-Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik*, 187. Dans le premier tirage (Leipzig 1849, 53) de son commentaire de l'*Ajax*, Schneidewin concède l'« influence » possible de ὅπως. Dans son édition commentée de l'*Ajax* (Cambridge 2011, 304), P. Finglass traduit comme

## O. 1.25-27

τοῦ μεγασθενῆς ἐράσσατο Γαίαοχος 25  
 Ποσειδάν· ἐπεὶ νιν καθαροῦ λέβητος ἔξελε Κλωθῶ,  
 ἔλεφαντι φαίδιμον ὄμον κεκαδμένον.

« De lui (Pélops) s'éprit le puissant Poséidon Gaiaochos. <Pélops avait une marque spéciale,> car c'est pourvu d'une épaule éclatante d'ivoire que Clotho l'avait retiré d'un chaudron pur ». Il y a là, croyons-nous, un exemple de ἐπεὶ « elliptique »<sup>23</sup>, idiotisme selon lequel la proposition introduite par ἐπεὶ se rapporte non à la phrase précédente mais à une idée non exprimée que suggère le contexte et dont nous proposons entre les crochets obliques une formulation. La méconnaissance de cet usage si étranger à nos langues modernes a amené les commentateurs à disputer pour savoir si ἐπεὶ, rapporté directement à ce qui précède, a une valeur temporelle ou causale. La valeur causale implique que Poséidon s'est épris de Pélops parce qu'il était doté d'une épaule d'ivoire, ce que Verdenius<sup>24</sup> juge, à juste titre, croyons-nous, « hardly conceivable ». Mais le sens temporel<sup>25</sup> suggère que Poséidon s'est épris d'un bébé, ce qui, quoi qu'en ait Verdenius, n'est pas non plus satisfaisant<sup>26</sup>. Nous n'ignorons pas qu'on peut tenter

s'il s'agissait d'une proposition indépendante, mais la traduction commentée de P. Demont (Paris 2022, 44) suggère qu'il rattache la proposition à ὅπως. Quant à *Oed. rex* 1427, aussi allégué par Schneidewin en 1849, ce passage n'est pas pertinent, car les négations s'y trouvent dans une relative (Kühner-Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik*, 186, en expliquent la valeur mieux, à notre avis, que Finglass en son commentaire cantabrigien, 2018, 596) ; voir aussi là-dessus E. Bruhn, *Anhang* (tome VIII de l'édition commentée de Sophocle procurée par Schneidewin et Nauck), Berlin 1899, 88 § 159 III ; Maas, *Kleine Schriften*, 32 n. 15 ; A.C. Moorhouse, *The Syntax of Sophocles*, Leiden 1982, 323-5.

<sup>23</sup> Voir G. Gebauer, *De hypotacticis et paratacticis argumenti ex contrario formis quae reperiuntur apud oratores Atticos*, Zwickau 1877, 266-8 (son titre abscons et rebutant a nui à la diffusion de cet ouvrage, dont l'intérêt considérable dépasse le champ des orateurs attiques). Gebauer recommande de substituer, en cas de ἐπεὶ « elliptique » (« sequente plerumque vocula γε »), le point-virgule à la virgule, et c'est ce que nous avons fait dans le texte imprimé en tête de notre observation. Cet usage de ἐπεὶ ne diffère pas de celui, bien connu mais non toujours identifié, de γάρ (cf. W. Slater, *Lexicon to Pindar*, Berlin 1969, 102 s. v. γάρ « f ») ou de « nam » dit elliptique en latin et aussi de « quoniam » (voir C.K. Reisig, *Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft, Neu bearbeitet von J.H. Schmalz und G. Landgraf*, III, Berlin 1888, 288). Nous étudions une autre occurrence (*O.* 2.98) de ἐπεὶ « elliptique » plus bas ; voir aussi *O.* 10.88 avec notre remarque.

<sup>24</sup> W.J. Verdenius, *Commentaries on Pindar, Volume II*, Leiden-New York-Copenhagen-Köln 1988, 17. P. Brandt, *De particularum subiunctivarum usu apud Pindarum*, Leipzig 1898, 27, se bat en vain les flancs pour neutraliser la difficulté constatée par Verdenius. K.J. Dover, *Greek Homosexuality*, Cambridge, Mass., 1989<sup>2</sup>, 198, admet que Poséidon est « in love with his white shoulder ».

<sup>25</sup> Voir P. Hummel, *La Syntaxe de Pindare*, Leuven-Paris 1993, 343.

<sup>26</sup> C. Daude, S. David, M. Fartzoff, C. Muckensturm-Pouille, *Scholies à Pindare, Volume I, Vies de Pindare et scholies à la première Olympique*, Besançon 2013, 321, invoquent la « vérité poétique », la « beauté intemporelle » de Pélops et rapprochent le cas d'Hermès, « à la fois enfant et capable d'exploits adultes le jour même de sa naissance ». Mais une chose est d'accomplir des « exploits adultes » en restant un tout petit, autre chose est de naître avec une beauté « intemporelle »

d'échapper à cette difficulté en supposant que Clotho ressuscite Pélops<sup>27</sup> offert en pâture aux dieux par son père et qu'elle pourvoit le garçon d'une prothèse, mais nous rejetons cette interprétation au motif que Clotho s'occupe des nouveaux-nés — des véritables nouveaux-nés, non des mortels qu'il faut faire renaître<sup>28</sup>. Comme Verdenius, nous expliquerions le chaudron, λέβης, par l'adaptation de la version traditionnelle à ce que Pindare juge être la vérité, même si Wilamowitz<sup>29</sup> rappelle que l'emploi du mot λέβης au sens de bassin d'ablution est homérique. La version traditionnelle comprenait un chaudron, où Tantale cuisinier apprêtait le malheureux Pélops et où celui-ci était reconstitué<sup>30</sup>, et Pindare conserve le chaudron en en changeant la destination, puisqu'il devient le bassin où Clotho baigne le bébé, miraculeusement né avec une épaule d'ivoire. Le chaudron impur du cannibalisme de la version traditionnelle<sup>31</sup> devient pur grâce à la prestidigitation pindarique. Au moment où, selon le récit de Pindare (v. 36-42), Poséidon, invité par Tantale à un banquet où il régale les dieux, s'éprend de Pélops, ce dernier est un παῖς : nous supposons que, dans l'idée de Pindare, il officie au banquet et que c'est là que Poséidon le voit et a le coup de foudre.

O. 1.28-29

ἢ θαύματα πολλά, καὶ πού τι καὶ βροτῶν	28a
φάτις ὑπὲρ τὸν ἀλαθῆ λόγον	28b
δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις ἐξαπατῶντι μῦθοι.	

« Assurément, il y a plein de miracles, et cependant il m'est avis qu'en même temps le dit des mortels, histoires ouvragées au delà de la véridicité au moyen de fictions bigarrées, trompe ». Si le texte transmis est correct, la meilleure interprétation<sup>32</sup> semble consister à faire du nominatif singulier φάτις le sujet et de μῦθοι l'apposition à ce sujet, le verbe conjugué, ἐξαπατῶντι, s'accordant en nombre avec l'apposition, qui lui est contiguë, et non avec le sujet, qui est éloigné<sup>33</sup>. Mais βροτῶν φάτις laisse une impression de superfluité d'autant plus grande qu'un COD de ἐξαπατῶντι semblerait le bienvenu, même s'il n'est pas

susceptible de séduire Poséidon dans le cadre attendu de la « Knabenliebe » traditionnelle.

<sup>27</sup> Voir, pour cette interprétation, qui paraît remonter à August Boeckh, Catenacci, *Olimpiche*, 366. Gentili rend ἐπεὶ par « poiche ».

<sup>28</sup> Voir la démonstration peu connue mais lumineuse de W. Schulze, *Quaestiones epicae*, Gütersloh 1892, 188, qui s'ouvre par les mots qui pourraient la conclure, « Κλωθὸ Pelopem modo in lucem editum in cortina lauat ».

<sup>29</sup> *Pindaros*, 234.

<sup>30</sup> Scholie à la première *Olympique* 40a.

<sup>31</sup> Voir le chapitre « Pelops at Olympia » dans W. Burkert, *Homo Necans*, trad. P. Bing, Berkeley-Los Angeles-London 1983, 93-103. Wilamowitz, *Pindaros*, 237, suppose que l'histoire refusée par Pindare n'avait pas été traitée dans la poésie (il fait valoir que la scholie 40a invoque λόγος τις παρὰ τοῖς ἱστορικοῖς) et résulte d'un transfert de Lycaon à Pélops.

<sup>32</sup> Voir Wilamowitz, *Pindaros*, 235 n. 1.

<sup>33</sup> Sur cette attraction, voir G. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Properce*, Huelva 2020, 292.



rigoureusement nécessaire<sup>34</sup>. Verdenius trouve que la conjecture présumée φάτιν (cf. scholie 44b, ἔνιοι δὲ φάτιν, ἀντὶ τοῦ τὰς φρένας τῶν ἀνθρώπων ἀπατῶσιν οἱ ψευδεῖς λόγοι) suppose une faute improbable mais qu'elle offre « acceptable sense and grammar ». Pour la grammaire, nous sommes d'accord, mais *quid* du sens ? Si, comme le veut le critique auquel la scholie paraît renvoyer, φάτιν pouvait équivaloir à φρένας, la correction offrirait un sens convenable (« les histoires ouvragées au delà de la véridicité au moyen de fictions bigarrées trompent les esprits des mortels »), mais cette équivalence est impossible. C'est bien βροτῶν φρένας (leçon des « libri interpolati », comme dit Schroeder) ou νόον que l'on attend, mais, s'il s'agit d'un de ces deux mots, comment s'est-il vu substituer φάτις ? Se pourrait-il que le souvenir ou le rapprochement de P. 3.112, Νέστορα καὶ Λύκιον Σαρπαδόν<sup>35</sup>, ἀνθρώπων φάτις (acc. plur.), « Nestor et le Lycien Sarpédon, légendes chez les hommes »<sup>36</sup>, soit venu parasiter le libellé originel du passage de l'*Olympique* et en ait effacé φρένας ou νόον ? Il est peut-être plus plausible de suggérer \*πραπίν ou plutôt \*πράπιν<sup>37</sup> = πραπίδα, « diaphragme » (?) puis « siège de la pensée »<sup>38</sup>, équivalent sémantique au moins approché de φρένα : le

<sup>34</sup> L'emploi intransitif semble assez rare ; le *DGE* s. v. I.3 cite, avant le passage de Pindare, *Odyssea* 9.414.

<sup>35</sup> Sur le vocalisme, voir Liberman, *Pindare, Pythiques*, 86.

<sup>36</sup> Wilamowitz, *Pindaros*, 235 n. 1, croit (on l'oublie) que dans Νέστορα καὶ Λύκιον Σαρπαδόν', ἀνθρώπων φάτις | ἐξ ἐπέων κελαδεννῶν, τέκτονες οἷα σοφοί | ἄρμωσαν, γινώσκομεν, le mot φάτις n'est pas plus que dans le passage de l'*Olympique* une apposition, en l'occurrence à Νέστορα καὶ Σαρπαδόνα. Il suppose une anacoluthie au terme de laquelle « le discours (φάτις nom. sg.) des hommes connaît Nestor et Sarpédon » devient « le discours des mortels (...) nous connaissons Nestor et Sarpédon ». Ainsi, le passage de la *Pythique* corroborerait le texte et l'interprétation wilamowitzienne du passage de l'*Olympique*. Mais l'anacoluthie supposée par Wilamowitz paraît vraiment trop forte, même si elle offre l'intérêt apparent d'aligner ἀνθρώπων φάτις sur βροτῶν φάτις.

<sup>37</sup> Voir, sur le changement d'accentuation, O.A. Danielsson, *Epigraphica*, Upsala 1890, 32, et comparer Αὔλιαν à côté de Αὐλίδα chez Euripide (cf. C. Goettling, *Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache*, Jena 1835, 272 § 7 ; H.W. Chandler, *A Practical Introduction to Greek Accentuation*, Oxford 1881<sup>2</sup>, 185 § 650). Les grammairiens anciens et certains modernes considèrent comme des éolismes ἄπιν ou, avec psilose, ἄπιν pour ἀπίδα chez Hésiode, *Opera et dies* 426 (cf. A. Rzach, *Der Dialekt des Hesiodos*, Leipzig 1876, 358, pour qui la psilose est non éolienne mais étymologique ; Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 465 § 4 ; M.L. West, *Hesiod. Works & Days*, Oxford 1978, 266), κνάμιν (cf. κνάμιδες dactylique chez Alcée, fr. 140,9 L., en opposition à κνημίδες, et voir E.-M. Hamm, *Grammatik zu Sappho und Alkaios*, Berlin 1957, 53 § 111 d), σφραγίν. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 464 § 3, se garde d'accentuer les accusatifs en -ιν des oxytons en -ιδ- qu'il cite, mais le lesbien épigraphique πάννουχιν (cf. W. Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, Göttingen 1982, 249) s'oppose à παννουχίδα. L'accentuation θερμαστ(ρ)ίν des recueils d'inscriptions attiques est problématique ; L. Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, II, Berlin-New York 1996, 102 accentue θερμαστιν.

<sup>38</sup> Sur πραπίς, voir S.D. Sullivan, « πραπίδες in Homer », *Glotta* 65, 1983, 182-93, qui examine les emplois du mot chez Pindare. Dans *Psychological Activity in Homer*, Ottawa 1988, 179-80, elle compare les sens et emplois de πραπίδες et de φρένες. On trouve d'intéressants rapprochements entre les deux mots chez T. Benfey, *Griechisches Wurzellexikon*, I, Berlin 1839, 337 ; voir également, dans une discussion de φρένες, A.F. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 4, Detmold 1870, 6. H. Osthoff, « 15. Zwerch [cf. Zwerchfell, « diaphragme »], gr. πραπίδες », ap. H. Paul, W. Braune, eds., *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, XIII, Halle 1888, 461-3, étudie le vocable et

très rare singulier<sup>39</sup> est attesté chez Pindare (*P.* 2.61, *πραπίδι* ; fr. 109.4 Maehler, *πραπίδος*), qui a aussi les accusatifs *ἔριν* (2x, à côté de *ἔριδα* 1x) et *ὄριν* (*P.* 8.71, mais à interpréter autrement dans *I.* 5.58<sup>40</sup> ; en *O.* 2.6, on lit en général, avec Hermann, le datif *ὄπι*<sup>41</sup>), *Θέτιν* (3 x)<sup>42</sup> et les génitifs *Θέτιος* (4 x) pour *Θέτιδος*, *Πάριος* (*P.* 6.33 ; fr. 52f.79 Maehler) pour *Πάριδος*, *Δείνιος* (*N.* 8.16) pour *Δείνιδος*. Le processus de la faute serait *\*πράπιν*<sup>43</sup> > *φάτιν* (jugé, non sans raison, incompréhensible si on prend le mot dans son acception normale) > *φάτις*. Relevons que, si l'on substitue *πράπιν* à *φάτιν* dans la scholie 44b, *ἔνιοι δὲ φάτιν*,

critique l'apparement latin « corpus » = sanscrit « *kṛp* », « forme, beauté » = *πραπίδες* proposé par L. Havet, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, VI, 1885, 18, et repris en dernier lieu, sans le nom de Havet, par R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, Leiden-Boston 2010, 1229. K. Brugmann, « 3. κόσμος. », *IF* 28, 1911, 358-63, hésite à apparenter *πραπίδες* et « *zwerch* » ; s'il y a bien parenté, alors, d'après Brugmann lui-même, κόσμος, « corpus », « *zwerch* » et *πραπίδες* sont étymologiquement liés entre eux.

<sup>39</sup> Voir K. Witte, *Singular und Plural*, Leipzig 1907, 21.

<sup>40</sup> Leçon révoquée en doute en dernier lieu par M.S. Silk, « Pindar's Poetry and the Obligatory Crux : *Isthmian* 5.56-63, Text and Interpretation », *TAPhA* 128, 1998, 25-88. Nous ne goûtons guère la correction que propose Silk et adoptons celle de Wilamowitz, *Pindaros*, 204 n. 1, οὐδ' ὀπόσαι δαπάναι | ἐλπίδ' ἐκνίζαν ὄριν, « (il ne se perd pas dans l'obscurité) non plus, le débours d'efforts qui, après coup (c'est-à-dire après l'échec), point (latin « *pungit* ») l'espoir ». Silk ignore les locutions *εἰσὸπιν χρόνου*, *κατόπιν*, *μετόπιν*, qui, dit E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, München 1939 = 1953, 625 § 12, sans connaître l'interprétation de Wilamowitz, supposent *\*ὄριν* (voir mycénien « *o-pi* », préposition, peut-être adverbe, cf. F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, II, Madrid 1993, 37), et Silk se méprend sur le sens de la correction de Wilamowitz, bien que ce dernier l'ait expliquée assez soigneusement. Nous croyons que l'intuition de Wilamowitz lui a fait, en réinterprétant *ὄριν*, retrouver un précieux archaïsme conservé par Pindare. Mais il y voit à tort un substantif : il s'agit d'un adverbe, *ὄριν* « après » (cf. *πρίν*, *πάλιν* etc.) à côté de *\*ὄπι* (cf. *ὄπι-θεν*), comme on a *ὄπισθεν* (cf. *πρόσθεν*) à côté de *ὄπιθεν*.

<sup>41</sup> Voir là-contre M.S. Silk, « Pindar, *Olympian* 2.5-7, Text and Commentary », *CQ* 70, 2020, 499-517. Il défend la correction *ὄπα* (Bergk, avec une graphie différente), c'est-à-dire *ὄπα δίκαιον*, « en tant que c'est juste », locution peu poétique qui amène Silk à opérer un changement de la construction dans la suite : *γεγωνητέον, ὄπα δίκαιον, ξένων ἔρισμ', Ἀκράγαντος | εὐδώνυμον τε πατέρων ἄτων, ὀρθόπολιν*, « is to be acclaimed, justly, as mainstay of strangers/guests, as paragon of Acragas and its/his famous ancestors, as upholder of the city ». Un tel résultat suggère que le remède de Silk est pire que le mal. Bergk lui-même n'avait pas adopté sa conjecture, proposée pour rendre compte de la glose isolée *ὄπως, καθὼς* (cf. Schroeder, *Pindari carmina*, 91). Silk tient *ὄπι* pour « a problematic form of a word in a problematic sense », mais, pour la forme, voir Schroeder, 35 § 75, et, pour ce qui est du fond, W. Porzig, *Die Namen für Satzinhalte im Griechischen und im Indogermanischen*, Berlin 1942, 352, montre que *ὄπις*, « regard » (en mauvaise ou bonne part), ne se limite pas à la sphère religieuse des relations entre dieux et hommes mais englobe aussi les rapports humains. Il allègue *φύλοπις*, « “böser Blick”, d. h. “Feindschaft zwischen den Stämmen” ». On ne voit pas pourquoi le vocable contesté par Silk, pris en bonne part, ne pourrait marquer l'égard de Théron pour les ξένοι.

<sup>42</sup> Voir Rzach, *Der Dialekt des Hesiodos*, 404-5 ; G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1879<sup>5</sup>, 639-41 ; É. Boisacq, *Les dialectes doriens*, Paris-Liège 1891, 144 ; Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 464-5 ; Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, 249 ; Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, II, 102-7.

<sup>43</sup> Un rapporteur s'étonne que nous ne proposons pas simplement *πραπίδ(α)* ; sans écarter cette forme plus usuelle, nous supposons que la forme rare était plus exposée à la corruption. Il est vrai que, chez Euripide, *Bacch.* 427-8, le ms. P présente *παρ' ἀσπίδα* au lieu de *πραπίδα*, forme elle-même sujette à corruption.

ἀντὶ τοῦ τὰς φρένας τῶν ἀνθρώπων ἀπατῶσιν οἱ ψευδεῖς λόγοι, l'explication de πρᾶπιν par φρένας devient sensée. La scholie permet-elle de remonter sinon à une variante « traditionnelle », du moins à une conjecture antique πρᾶπιν ? W. Christ (1869) a envisagé le rare φρόνιν, que son sens (« prudence », « sagesse ») exclut.

## O. 1.47-51

ἔννεπε κρυφᾶ τις αὐτίκα φθονερῶν γειτόνων,  
 ὕδατος ὅτι τε πυρὶ ζέοισαν εἰς ἀκμάν  
 μαχαίρα τάμον κατὰ μέλη,  
 τραπέζαισί τ' ἄμφι δεύτατα κρεῶν  
 σέθεν διεδάσαντο καὶ φάγον.

50

Poséidon ayant enlevé Pélops et les simples mortels l'ignorant, quelque voisin envieux inventa l'histoire du cannibalisme divin dont Pélops est censé avoir été la victime. Traduction provisoire : « sans tarder, quelque voisin envieux racontait à voix basse qu'ils t'avaient (dorien τε = σε<sup>44</sup>) découpé au couteau membre par membre pour te jeter dans l'eau parvenue à ébullition et qu'à table (τραπέζαισι) ils s'étaient réparti, au second service (ἀμφι δεύτατα), tes chairs (κρεῶν, génitif partitif) et qu'ils les avaient mangées ». Depuis le monument de l'ecdote classique qu'est, sous le rapport de la « recensio », l'« editio maior » (Berlin 1864) de Tycho Mommsen, on substitue généralement à la leçon non métrique des mss. dits « veteres » ἐπ' ἀκμάν et à la correction byzantine ἀμφ' ἀκμάν la leçon εἰς ἀκμάν tirée de la paraphrase de la scholie 77a, τουτέστιν εἰς ὕδωρ ἀκμαίως ζέον, εἰς θερμόν, κατὰ μέλη τεμόντες ἐμβεβλήκασι. Ni Gerber ni Verdenius ni Catenacci (et ils ne sont pas les seuls à observer un silence arrangeant) ne prennent la peine d'expliquer par le menu ὕδατος (...) τε πυρὶ ζέοισαν εἰς ἀκμάν τάμον. Race<sup>45</sup> traduit « into water boiling rapidly (...) they cut up your limbs » mais, si l'anglais « to cut up into » peut signifier « couper pour jeter dans », le grec εἷς τι τάμνω peut-il se dire par brachylogie dans le même sens ? La scholie ajoute opportunément le mot manquant en paraphrasant τεμόντες ἐμβεβλήκασι. La traduction de Gentili « al massimo bollire d'un acqua sul foco » force le sens de la préposition. La leçon non métrique ἐπ' n'est peut-être qu'un bouche-trou et le εἰς des scholies, s'il représente une leçon « traditionnelle » et n'est pas une béquille de paraphraste, n'est peut-être qu'un mot, métrique celui-là mais problématique du point de vue de la phraséologie, destiné à remédier, dans la source de toute la tradition textuelle<sup>46</sup>, à la disparition de la préposition régissant

<sup>44</sup> Voir J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, I, Göttingen 1953, 29 ; Schroeder, *Pindari carmina*, 35-6 ; U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften*, VI, Berlin-Amsterdam 1972, 324 à N. 5.43.

<sup>45</sup> W.H. Race, *Pindar, Olympian Odes, Pythian Odes*, Cambridge, Mass.-London 1999. Race imprime τάμον κατὰ μέλη mais comprend τάμον κάτα μέλη, c'est-à-dire κατέταμον μέλη (cf. C. Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, Darmstadt 1862, 78). Il ne reconnaît pas en τε le pronom personnel.

<sup>46</sup> Nous ne parlons pas de l'archétype de la tradition manuscrite médiévale, mais de la source

ἀκμάν. Il faut, suggérons-nous, reconnaître que la conjecture byzantine ἀμφ' ἀκμάν peut donner un sens satisfaisant, plutôt temporel, « vers le moment où l'eau parvint à ébullition »<sup>47</sup>, que local, « près de l'eau parvenue à ébullition », et que la disparition de ἀμφ' entre -αν et ἀκμ- s'expliquerait. Mommsen<sup>48</sup> trouve ἀμφὶ ὕδωρ « minus recte dictum » (il se garde bien lui aussi d'expliquer εἰς) et conteste la répétition de ἀμφί (v. 48 et 50), mais cette répétition ne le gêne pas dans *O.* 13.37 et 39<sup>49</sup>. Si toutefois εἰς est la leçon véritable, alors nous ne voyons guère comment éviter de restituer un verbe dont puisse dépendre εἰς ἀκμάν<sup>50</sup>, par exemple en lisant μαχαίρα ταμώντες ἔβαλον<sup>51</sup> et en considérant κατὰ μέλη comme une interpolation. Cette interpolation serait due à la mécompréhension de τε (= « toi ») et à l'intention de fournir un complément d'objet au verbe κατέταμον (τάμον κατά). Mais l'éjection de κατὰ μέλη semble dommageable, surtout si l'on s'avise qu'il pourrait bien y avoir là un cas méconnu de σχῆμα καθ' ὄλον (τε = « toi ») καὶ μέρος<sup>52</sup> (μέλη) : κατέταμόν (« coupèrent en morceaux ») τε ... μέλη.

Notre traduction des v. 50-1 suit sans enthousiasme l'explication de Verdenius<sup>53</sup>, mais le texte traditionnel et toute exégèse fondée sur lui sont faux si Eduard Scheer<sup>54</sup>, philologue très brillant, très attentif et scrupuleux aussi, auteur d'une édition justement célèbre de l'*Alexandra* de Lycophron, a raison de lire τραπέζισι τ' ἀμφὶ δεύτατ' ἀκρέων — ce qui est moins une correction de la tradition qu'une autre façon de l'interpréter — et de comprendre « sur les tables (ἀμφὶ τραπέζισι<sup>55</sup>) ils se répartirent les extrémités de tes parties

même de l'édition alexandrine.

<sup>47</sup> Cette nuance de la préposition n'est pas chez Pindare, qui l'emploie au sens temporel avec l'accusatif pour dire la durée, (« during, for », Slater, *Lexicon to Pindar*, 41 s. v. A.I.2 ; Bossler, *De praepositionum usu*, 46). Mais l'emploi que nous supposons est attesté dans le mot homérique ἀμφιλόκη, « la nuit à l'approche de la lumière » (F. Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, Halle 1914, 41-2), ainsi que chez Eschyle, *Ag.* 826 et nous croyons que Pindare a pu utiliser ἀμφὶ ainsi. De ζέοισαν ἀμφ' ἀκμάν rapprocher le célèbre ἀμφὶ ἀγορῶν πλήθουσας de Xénophon, *Anab.* 1.8.1 (voir Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, III, Strasbourg 1900, 26).

<sup>48</sup> *Annotationis criticae supplementum ad Pindari Olympias*, Berlin 1864, 5. Nous croyons que Mommsen ne perçoit pas le véritable sens de la préposition.

<sup>49</sup> « Nullam sane praepositionem Pindarus magis amat nec in ullius usu magis proprius est quam ἀμφί », observe Bossler, *De praepositionum usu*, 41.

<sup>50</sup> Nous excluons d'entendre par ζέοισαν εἰς ἀκμάν « pendant que l'eau parvenait à ébullition ». Galien (*de differentiis febrium*, 2.17, VII, 399,15 Kühn) dit bien εἰς ἄκρον τῆς ζέσεως, mais la locution complète κἀπειδὴν ἀφίκονται.

<sup>51</sup> Conjecture de Liberman, *Pindare. Pythiques*, 260-1 n. 15. « La correction byzantine ἀμφ' ἀκμάν ne vaut rien » semble un jugement hasardeux.

<sup>52</sup> Voir, sur la figure chez Pindare, Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 94 § 89.

<sup>53</sup> À ceci près que Verdenius ne reconnaît pas en τε le pronom personnel, entend par κατὰ μέλη « membre par membre » et tire σε de σέθεν. L'interprétation de δεύτατα au sens de « second service » se trouve chez Athénée 14.641CD.

<sup>54</sup> *Miscellanea critica*, Plön 1887, 2-8.

<sup>55</sup> Avec Mommsen, *Supplementum*, 5-6, nous voyons dans cette interprétation de τραπέζισι τ' ἀμφὶ un progrès (il accentue ἄμφι, « perspicuitatis causa (...) contra regulam »). Comparer Sophocle, *Electra* 192, κεναῖς δ' ἀμφίσταται τραπέζισι.

non charnues ». La locution δεύτατ' ἀκρέων vise l'omoplate goulument consommée, comme, selon Scheer, l'indique ce passage de l'*Alexandra*, 154-5, où il reconnaît une allusion à Pindare et une sorte d'imitation, ἄσαρκα μιστύλας' ἐτύμβευσεν φάρω, | τὸν ὠλενίτην χόνδρον ἐνδατουμένη, « après avoir coupé en morceaux ses parties non charnues, (Déméter) entomba (Pélops) dans sa gorge en déchirant son omoplate ». Lycophron corrigerait aussi Pindare : « *poeta grammaticus grammaticos lectores admonet omnibus diis tribuisse Pindarum, quod uni Cereri tribuendum esset* ». Scheer voit, conformément, dit-il, à la manière de Lycophron, dans le neutre pluriel ἄσαρκα une glose de ἀκρέων chez Pindare, et nous notons que ἐνδατουμένη semble faire écho à διεδάσαντο. Hornblower<sup>56</sup>, qui ne connaît pas les analyses de Scheer, préfère suivre Jean Tzetzès et voir en ἄσαρκα (avec préfixe copulatif et non privatif) l'équivalent de πολύσαρκα, mais l'explication de Scheer paraît plus vraisemblable. À la suite de Boeckh, Scheer ne manque pas de faire valoir contre l'interprétation de δεύτατα κρεῶν au sens de « les extrémités de tes chairs » le fait qu'on attend « extrema ossium » plutôt que « extrema carniū ». L'objection atteint d'ailleurs le mot κρεῶν même si on ne le rattache pas à δεύτατα : ἄκρεα cadre mieux que κρέα avec la prothèse éburnéenne de l'épaule. Scheer<sup>57</sup> rattache l'adjectif neutre pluriel substantivé ἄκρεα « parties non charnues » à κρέα, comme ἄσαρκα se rattache à σάρξ. Il écarte l'explication de ἄκρεα comme forme ionienne de ἀκραῖα « extrémités » : cf. Galien, *uocum Hippocratis glossarium* 38.156 Perilli, ἀκραῖα· ἄκρεα. Il est erroné de présenter ἄκρεα comme la forme dialectologiquement ionienne correspondant à ἀκραῖα<sup>58</sup> : si, contrairement à ce que pense Scheer, ἄκρεα n'a jamais signifié que « extrémités », il s'agit du pluriel du neutre τὸ ἄκρος, attesté dans le grec byzantin<sup>59</sup>. D'après Scheer, ἄκρεα est un emprunt de la médecine au vocabulaire religieux du sacrifice, où le mot désignait « reiculae partes victimae et quae ad dapem nihil conferrent » ; à l'époque, explique-

<sup>56</sup> S. Hornblower, *Lycophron : Alexandra*, Oxford 2017<sup>2</sup>.

<sup>57</sup> Voir *TLG I* 1291C, « Ἄκρεος, Excarnis s. carneae substantiae exers : ut τὰ ἄκρεα τοῦ σώματος μέρη αρ. Hippocratem et Galenum, qualia sunt caput, manus, pedes, aures ». Scheer étudie attentivement les passages de la littérature médicale tels qu'il pouvait les connaître alors, c'est-à-dire sans disposer toujours d'éditions critiques adéquates.

<sup>58</sup> Selon L. Perilli, *Galeni uocum Hippocratis glossarium*, Berlin-Boston 2017, 305, « In ἄκρεα è da vedere la forma ionica di ἀκραῖα, e in questo caso Galeno indica che il termine usuale in Ippocrate è il primo ». Nous aurions plutôt attendu ἄκρεα (le « mot hippocratique »)· ἀκραῖα. Ce dernier mot est une correction de Perilli pour ἀκραλέα ou ἀκράλεα des mss. À la différence du *LSJ* s. v. ἀκραῖος, le *TLG* 1274BC s. v. ἀκραῖος et 1290-1 s. v. ἄκρεα ne présente pas ἄκρεα comme la forme ionienne de ἀκραῖα. Au mot ἄκρεα, l'*Index Hippocraticus* (I, Göttingen 1986) renvoie à ἀκραῖα, où il apparaît, si nous ne nous abusons, que la variante ἄκρεα est majoritaire.

<sup>59</sup> Voir Wackernagel ap. F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte*, III, *Der ionische Dialekt*, Berlin 1924, 107. Ils concluent du pluriel ἄκρεα l'existence de τὸ ἄκρος. Le substantif τὸ ἄκρος est attesté dans le Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre*, « recension ashburnienne » : le mot est donc « frühmittelgriechisch », et le *Lexikon zur byzantinischen Gräzität* d'E. Trapp, qui ne cite pas le Pseudo-Callisthène, enregistre néanmoins ce substantif, absent des dictionnaires de grec pré-byzantin.

t-il, où commencèrent d'être couchés par écrits les traités médicaux, ἄκρεια ne désigne plus que les extrémités d'un individu humain ou animal et le souvenir de l'origine du mot s'est perdu. Formons le vœu que les spécialistes de Pindare, ceux de la médecine et de la religion grecques tiennent compte de cette hypothèse au moins ingénieuse de Scheer.

O. 1.56-58

..... κόρω δ' ἔλεν	
ἄταν ὑπέροπλον, †τάν† οἱ πατήρ ὑπερ	57a
κρέμασε καρτερόν αὐτῷ λίθον,	57b
τόν αἰεὶ μενοιῶν κεφαλᾶς βαλεῖν εὐφροσύνας ἀλάται.	

« Du fait de son insatiabilité il (Tantale) reçut un malheur énorme, que son<sup>60</sup> père suspendit au dessus de lui, imposant rocher que sans cesse il désire écarter de sa tête, dérivant ainsi loin du bonheur ». Le mètre requiert la substitution de ἄν (Hermann) à τάν. Plus d'un éditeur moderne admettent ensuite τοι (Fennell) sans percevoir la difficulté que pose πατήρ seul pour désigner Zeus<sup>61</sup>. Comme, de surcroît, ce père ne devrait pas, croit-on, désigner le père de Tantale<sup>62</sup> et que πατήρ a le défaut de ne pas exclure cette interprétation présumée dommageable, nous suggérons de lire ἄν ou plutôt ὄν Ζεὺς πατήρ (cf. O. 2.27, Ζεὺς πατήρ ; P. 3.98 ; 4.23 ; fr. 93.2 Maehler ; O. 7.87, Ζεῦ πάτερ ; 13.26 ; N. 8.35 ; 9.31 et 53 ; 10.29 ; I. 6.42). La faute surprend, car on s'attend à l'ajout frauduleux de « Zeus » (cf. O. 7.49) plutôt qu'à sa disparition, mais ici la nomination de Zeus paraît presque nécessaire, si du moins l'on admet que Pindare n'évoque pas Tantale comme fils de Zeus ou Zeus comme père de Tantale. Il nous semble abusif de dire, comme Gerber, que Ὀλύμπου σκοποὶ (v. 54) élimine toute ambiguïté. La substitution du pronom au théonyme s'expliquerait par l'intention de faire apparaître nettement que c'est le père de Tantale qui châtie ce dernier. Quant au relatif, son rattachement à λίθον nous

<sup>60</sup> Nous voyons là la seule interprétation plausible de οἱ, qui remplit une fonction différente de celle de αὐτῷ au vers suivant.

<sup>61</sup> Se heurte à la même difficulté la correction prise par P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar*, Berlin 1914, 16 n. 3, οἶον (cf. L. Lehnus, *Maasiana & Callimachea*, Milano 2016, 345). Voir H.-G. Nesselrath, « "Vater Zeus" im griechischen Epos », dans F. Albrecht, R. Feldmeier, eds., *The Divine Father. Religious and Philosophical Concepts of Divine Parenthood in Antiquity*, Leiden-Boston 2014, 37-55 (cf. 46 n. 2 pour Ζεῦ πάτερ dans la poésie des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s.). Horace, lui, emploie « Pater » seul pour Jupiter (voir *carm.* 1.2.2, avec le commentaire de L. Müller, Saint-Pétersbourg-Leipzig 1900, 11).

<sup>62</sup> « In Euripides (...) and commonly thereafter, Zeus is named as the father of Tantalus, but it is unlikely that Pindar would want us to think of this relationship in a context where Tantalus is the very antithesis of the victor, an additional argument against reading οἱ πατήρ in the sense of *pater eius* » (Gerber). « Unconvincing », critique Verdenius, qui est cependant d'accord avec Gerber sur l'interprétation de πατήρ : il s'agit de Zeus en tant que garant de l'ordre universel, non en tant que père de Tantale. Nous ne connaissons aucune donnée positive en faveur de l'idée qu'avant Euripide Tantale n'était pas réputé être le fils de Zeus.

paraît, du point de vue de la langue, un progrès manifeste : ἄταν ὑπέροπλον, ὄν... ὕπερ | κρέμασε καρτερὸν αὐτῷ λίθον, « un malheur énorme, l'imposant rocher que son père suspendit au dessus de lui »<sup>63</sup>. Schmidt<sup>64</sup>, l'auteur de la conjecture οἶον, et Maas, qui la recommande, se sont seuls avisés de ce progrès. Si l'on veut garder οἶ en admettant que Pindare a en vue Zeus, père de Tantale, on remarquera que la restitution de ὄν élimine une autre difficulté, à savoir que l'emploi de οἶ atone est réservé aux cas où le « digamma » non noté est « efficiens » : autrement dit, Pindare (et il n'est pas le seul) évite οἶ atone après une syllabe finale longue fermée. C'est une subtilité remarquable découverte par P. Maas<sup>65</sup>.

Le verbe βαλεῖν semble peu approprié ici<sup>66</sup> et le parallèle de *I.* 8.9-10, ἐπειδὴ τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς | †γε† Ταντάλου λίθον παρά τις ἔτρεψεν ἄμμι θεός, « puisqu'un dieu a détourné le rocher de Tantale suspendu au dessus de notre tête »<sup>67</sup>, suggère que Pindare avait écrit τραπεῖν, « détourner ». Le génitif ablatif sans préposition ou préverbe est plus obscur avec βαλεῖν qu'avec τραπεῖν : voir *Ilias* 20.438-9, τό (sc. δόρυ) γ' Ἀθήνη | πνοιῆ Ἀχιλλῆος πάλιν ἔτραπε κυδαλίμοιο<sup>68</sup>. Lisant βαλεῖν et inquiété par l'emploi inhabituel du génitif ablatif seul, Gildersleeve<sup>69</sup> va jusqu'à envisager d'entendre « s'attendant sans cesse à ce que l'imposant rocher atteigne sa tête ». Peut-être l'expression καρτερὸν λίθον a-t-elle fait naître dans l'esprit d'un copiste l'idée d'un jet et amené le fautif βαλεῖν (cf. *O.* 8.55, μὴ βαλέτω με λίθω τραχεῖ φθόνος, « que la jalousie ne me prenne pas pour cible en me jetant une pierre coupante »).

#### O. 1.103-105

... πέποιθα δὲ ζέον

μή τιν' ἀμφοτέρα καλῶν τε ἴδριν †ἄμα† καὶ δύναμιν κυριώτερον  
τῶν γε νῦν κλυταῖσι δαιδαλωσέμεν ὕμνων πτυχαῖς.

105

<sup>63</sup> Rapprocher, si besoin est, Plutarque, *Vita Antonii*, 81.2 (953B), ὁ παιδαγωγὸς ἀφελὼν ὄν ἐφόρει περὶ τῷ τραχήλῳ πολυτιμώτατον λίθον εἰς τὴν ζώνην κατέτραψεν.

<sup>64</sup> M. Schmidt, *Pindar's Olympische Siegesgesaenge griechisch und deutsch*, Jena 1869, CXVII.

<sup>65</sup> *Metrica greca*, trad. A. Ghiselli, Florence 1979<sup>2</sup>, 112.

<sup>66</sup> Le rapprochement par Gerber de *O.* 8.39, αὐθι δ' ἀτυζόμενοι ψυχὰς βάλον, « exhâlèrent leur souffle vital », accuse plutôt qu'il ne dissipe la difficulté de βαλεῖν.

<sup>67</sup> Rapprocher l'imitation de Boeckh, à propos de son commentaire à Pindare co-écrit avec Dissen, « Ich singe nun ein Te Deum, daß wir zu Ende sind. Es ist mir ein großer Stein des Tantalos vom Kopfe » (*Briefwechsel zwischen August Böckh und Ludolf Dissen Pindar und anderes betreffend, herausgegeben von Max Hoffmann*, Leipzig 1907, 90).

<sup>68</sup> Le *LSJ* s. v. τρέπω II.1 relève, comme exemple de l'emploi de ce verbe avec le génitif, 18.138, Ὡς ἄρα φωνήσασα πάλιν τράπεθ' υἱὸς εἶοι, « elle se détourna de son fils », passage que, avec *Ilias* 20.438-9, il cite s. v. πάλιν I.1 pour illustrer l'utilisation de cet adverbe avec le génitif ! Le *LSJ* s. v. πάλιν (cf. *TGL* VII 89 A) allègue aussi *Odyssea*, 7.143, καὶ τότε δὴ ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ et A.F. Garvie, *Homer. Odyssey, Books VI-VIII*, Cambridge 1994, 193, suit le *LSJ*, mais, dans ces trois passages, il nous paraît douteux que le génitif dépende de πάλιν « retrorsus », lequel n'apparaît jamais avec le génitif sans un verbe construit naturellement avec le génitif ablatif. Les expressions formées avec ἐμπάλιν et le génitif, « à rebours de... », sont différentes.

<sup>69</sup> *Pindar, The Olympian and Pythian Odes*, New York-London 1885, 134.

« Je suis sûr que je ne parerai des replis glorificateurs de mes chants aucun hôte, parmi ceux d'aujourd'hui, qui soit tout à la fois connaisseur des beaux desseins et plus seigneurial (que Hiéron de Syracuse) en matière de pouvoir ». Cette traduction bancale est du moins fidèle au texte transmis ; on ne peut pas en dire autant des traductions qui ajoutent « davantage » devant « connaisseur », à moins que les auteurs de ces traductions ne montrent qu'en grec un comparatif de supériorité (suffixal en l'occurrence) puisse faire rayonner son sens rétrospectivement sur un adjectif précédent au degré zéro. À cette difficulté se joint un problème métrique, car la leçon ἄμα implique une responsion « impure », le glyconien anaclastique ou, si l'on préfère, le dimètre choriambique – ∪ – ∪ – ∪ – ∪ – prenant dans ce seul vers la forme – ∪ ∪ – ∪ ∪ –, ἴδριν †ἄμα† καὶ δύναμιν, ce qui est impossible, ou du moins, en reconnaissant sous ἄμα le dorien ἀμᾶ (*O.* 3.21), la forme – ∪ ∪ – – ∪ ∪ –. Wilamowitz<sup>70</sup> admet cette impureté de responsion, mais le grand métricien éponyme du « wilamowitzianus » (nom donné au dimètre choriambique par P. Maas pour honorer son illustre maître) ne semble pas s'aviser que, si la substitution d'un choriambique à un ditrochée est légitime, la juxtaposition de deux choriambes ne forme pas un « dimètre choriambique »<sup>71</sup>. La difficulté de sens insurmontable suffit à prouver que l'impureté de responsion résulte ici d'une corruption textuelle. La correction trop souvent adoptée ἀλλά (Hermann) est purement paléographique (confusion ΛΛ / Μ). Gerber et Verdenius critiquent à juste titre comme amétrique (– – – – – ∪ ∪ –) la correction de D. Young (1966) μᾶλλον, qui introduit *le* mot dont on a besoin<sup>72</sup>, mais ils auraient pu s'aviser qu'il est aisé de rendre cette conjecture métrique en lisant (καλῶν τε) μᾶλλον ἴδριν ἢ δύναμιν<sup>73</sup>. Rapprocher *O.* 2.93-4, τεκεῖν μὴ τιν' ἑκατόν γε ἐτέων πόλιν φίλοις ἄνδρα μᾶλλον | εὐεργέταν πραπίσιν ἀφθονέστερόν τε χέρα, « qu'aucune cité, en tout cas depuis cent ans, n'a fait naître d'homme plus évergète au fond de son cœur et plus généreux de sa main ». Alors l'adjectif ἴδρις perd le « digamma efficiens » dont il est pourvu dans la séquence καλῶν τε ἴδριν, mais Heimer<sup>74</sup> a montré que, s'agissant de cette

<sup>70</sup> Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 237 n. 1.

<sup>71</sup> Ce paradoxe apparent résulte d'une terminologie doublement inadéquate, car le « dimètre choriambique » n'est pas un dimètre et la juxtaposition de deux choriambes n'est pas un « dimètre choriambique » : voir K. Itsumi, « The 'Choriambic Dimeter' of Euripides », *CQ* 32, 1982, 59-74, spéc. 59 n. 5 et 61.

<sup>72</sup> Son absence exclut la correction de Maas εόντα (avec scansion disyllabique) à la place de ἄμα, même si Barrett, *Greek Lyric*, 186 n. 195, la juge « palmary » (188 n. 201, il observe que la synizèse supposée par Maas est « very uncommon »).

<sup>73</sup> Ainsi déjà Bergk (1843). Dès la seconde édition des *Poetae lyrici Graeci* (1853), Bergk renonce — à tort, croyons-nous — à cette conjecture, qu'il avait adoptée. Sur les coordinations τε... ἦ et ἦ... τε, voir J.D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford 1959<sup>3</sup>, 514. Il ne cite aucun exemple pindarique, mais J.A. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, Erlangen 1832, I, 89, allègue notre passage (une correction de Moschopoulos comprenait ἦ) et *I.* 8.35-5a, Δί τε μισγομένην | ἦ Διὸς παρ' ἀδελφείοισιν (on lit aujourd'hui avec Triclinius Ζηνὶ à la place de Δί, corrigé par Hermann en Δί <τε> « emendatione certissima », selon Schroeder). Il y a peut-être lieu de restituer à Pindare deux occurrences de τε... ἦ !

<sup>74</sup> A. Heimer, *Studia Pindarica*, Lund 1885, 35.



famille de mots comme dans le cas d'autres familles, Pindare admet ou délaisse le « digamma efficiens » en fonction de la commodité métrique. Quant à la confusion de ἦ et de καί, elle n'est pas rare et elle ne se cantonne probablement pas à la confusion de leurs abréviations respectives<sup>75</sup> : rien d'étonnant à ce que ces petits mots coordonnants parfois équivalents<sup>76</sup> soient écrits l'un pour l'autre. Mais ici la rareté du balancement τε... ἦ et la banalité de τε... καί suffisent à expliquer la substitution du second au premier. Cette substitution ruinait le vers, qu'on aura remis sur pied au moyen d'un remaniement et de l'introduction de la cheville ἄμα.

## O. 1.108-12

..... εἰ δὲ μὴ ταχὺ λίπτοι,  
ἔτι γλυκύτεραν ἴκεν ἔλλομαι

(épode)

σὺν ἄρματι θεῶ κλειῖξιν, ἐπικούρον εὐρὼν ὁδὸν λόγων, 110  
παρ' εὐδείλων ἐλθὼν Κρόνιον. ἐμοὶ μὲν ὄν  
Μοῖσα καρτερώτατον βέλος ἄλκῃ τρέφει·

Pindare s'adresse à Hiéron. « Si <comme c'est mon vœu> ton dieu protecteur continuait longtemps de ne pas te délaisser<sup>77</sup>, je compte composer un jour prochain une glorification encore plus douce (γλυκύτεραν κλειῖξιν, accusatif de l'objet interne avec expression de la seule épithète du substantif tiré de l'idée verbale<sup>78</sup>),

<sup>75</sup> Voir la *Commentatio palaeographica* de F.J. Bast chez G.H. Schaefer, *Gregorii Corinthii et aliorum grammaticorum libri de dialectis linguae Graecae*, Leipzig 1811, 815 ; N. Wilson, *Herodotea, Studies on the Text of Herodotus*, Oxford 2015, 33.

<sup>76</sup> Sur la valeur conjonctive de ἦ chez Pindare et ailleurs, voir Graf, *De Graecorum veterum re musica*, 60-1. Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 403, cite la remarque de B.A. van Groningen selon laquelle, dans P. 11.43-4, ἦ πατρὶ Πυθονίῳ | τό γέ νυν ἦ Θρασύδαῳ, le balancement « ne pose pas une alternative, mais signifie “aussi bien que” ». On sait qu'inversement καί peut avoir une valeur disjonctive (Hummel, 396 § 501). « Unus et alter » (Ovide, *fasti*, 2.394) signifie « l'un ou l'autre », non « l'un et l'autre » !

<sup>77</sup> « Pindar setzt im verallgemeinernden Satz ei ohne Modalpartikel mit Konjunktiv, im futurischen ei mit Optativ », dit P. Maas, *Epidaurische Hymnen*, Halle 1933, p. 11 de l'extrait, n. 2. Dans le brillant appendice final de son livre pionnier *Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache*, Jena 1873, Westphal veut que « ei mit dem Optativ und im Nachsatze das Futurum steht, wenn der Sinn ist : “ich werde es thun, wenn irgend ein Ereigniss eintreten wird, ich halte das letztere nicht für ganz unmöglich, aber doch für unwahrscheinlich” » (319). Selon Gerber, 164, « to express the wish that the gods not abandon one who is successful, far from casting a pall over the joyous celebration, constitutes in reality a form of praise, since by the very wish Pindar is implying that divine assistance is deserved ».

<sup>78</sup> Voir O. 7.82 Νεμέα τ' ἄλλαν ἐπ' ἄλλα, sc. εὐτυχέων, c'est-à-dire εὐτυχίαν ἄλλαν ἐπ' ἄλλα εὐτυχέων. Les deux passages ainsi que N. 6.19-20 (στεφανωσάμενος τρεῖς, sc. στεφανώσεις) manquent chez Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 92-3. Comparer « ire longius », c'est-à-dire « ire longius iter », chez Valerius Flaccus, *Arg.* 8.198-9 avec le commentaire de Liberman, Paris 2002, 368.

en me rendant, avec un char vélocé<sup>79</sup>, auprès de la bien visible<sup>80</sup> colline de Cronos après avoir trouvé pour les mots que je dirai une voie d'auxiliaire. C'est que la Muse me nourrit en force un trait puissantissime ». On a là le seul exemple chez Pindare de κεν avec l'infinif futur<sup>81</sup> ; or la famille ζ omet κεν et, comme le remarque Schroeder, « particulam non exprimunt scholia » et « pronomine (σε) quod uno quasi ore testantur paraphrases et scholia aegre carebis ». Il suit (Schroeder l'a vu) de ces trois constats que Pindare avait probablement utilisé le pronom dorien τε<sup>82</sup> et qu'il avait fait jouer le « digamma efficiens » devant ἔλπομαι<sup>83</sup>. On obtient alors une tournure extrêmement idiomatique, γλυκυτέραν τε ἔλπομαι κλειΐζειν, double accusatif dont l'un est un accusatif de l'objet interne<sup>84</sup>, « je compte un jour prochain te célébrer en un chant de gloire (encore plus doux) ».

Même si Meusel<sup>85</sup> étudie longuement les passages pindariques plus ou moins analogues en privilégiant la recherche (modérément fructueuse, à notre avis) de parallèles védiques, il vaut la peine de se pencher encore, mais brièvement, sur l'expression ἐπίκουρον εὐρῶν ὁδὸν λόγων. On en rapproche le passage de la treizième *Olympique*, v. 96-7, où le locuteur déclare Μοίσαις γὰρ ἀγλαοθρόνοις ἑκόν | Ὀλιγαθίδαισιν τ' ἔβαν ἐπίκουρος, « car je suis venu en auxiliaire volontaire des Muses au trône éclatant et des Oligathides » (la famille du vainqueur). Il s'agit là d'une métaphore militaire, comme on voit par la reprise d'un mot homérique, ἐπίκουρος, qui signifie « auxiliaire

<sup>79</sup> C'est le char des Muses ; nous ajoutons avec Schroeder que c'est aussi une allusion à la nature de la victoire prévue par Pindare, victoire à la course de chars : voir O. Becker, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*, Berlin 1937, 79. Verdenius critique avec raison l'interprétation « célébrer une victoire plus douce remportée avec un char vélocé ».

<sup>80</sup> Sur le sens de cet adjectif, voir Liberman (Paris 1999, 61 n. 126) à Alcée fr. 129.3.

<sup>81</sup> Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 355, l'admet sans hésiter. W. Bäumllein, *Untersuchungen über die griechischen Modi und die Partikeln κέν und ἄν*, Heilbronn 1846, 352, cite le passage parmi « les attestations indubitables de la construction problématique ». Aucun des autres passages ne survit à un examen averti ; nous discutons la question en étudiant Sophocle, *Ant.* 390 dans des « Petits riens Sophocléens » dont la publication est programmée dans *Hyperboreus*.

<sup>82</sup> Voir, sur ce pronom, ci-dessus notre observation relative à *O.* 1.48.

<sup>83</sup> Voir Heimer, *Studia*, 19-21, bien qu'il n'ait pas vu le « digamma efficiens » dans le passage qui nous occupe. Selon lui (4-5), Pindare n'a pas utilisé la lettre notant le « digamma ». Souscrivent à cette opinion Schroeder, *Pindari carmina*, 33 § 66, et Wilamowitz, *Textgeschichte*, 46 n. 1 et 52, et *Sappho und Simonides*, Berlin 1913, 94 n. 3. Selon lui, *Textgeschichte*, 48, lorsque le Thébain envoyait outre-mer le texte et la partition de ses odes (cf. *P.* 2.67-71, et Liberman, *Pindare. Pythiques*, 10, 57-9 et 67 n. 59), il se servait pour le texte et les notes de l'alphabet ionien, dépourvu du « digamma ». Le génitif en -ou de la seconde déclinaison, là où Pindare prononçait ω, atteste, argue Wilamowitz, une phase ionienne-attique de la tradition du texte. En tout cas Pindare ne s'est pas servi du seul alphabet ionien, qui, le dialecte étant psilotique, ne note pas l'aspiration initiale, car nous tenons pour avéré que la mécompréhension du signe notant l'aspiration (« heta ») a entraîné une faute caractéristique dans la translittération (μεταγραμματοσιμός) de son texte : voir Liberman, « Hermann et la colométrie », 213, et notre remarque sur *O.* 7.12.

<sup>84</sup> Voir Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 97-8.

<sup>85</sup> E. Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, Berlin-Boston 2020, 656-65. Le commentaire d'A. Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro. Introduzione, commento e analisi metrica*, Stuttgart 2021, 108-9, sur *O.* 13.96-7 ne nous paraît pas non plus aller suffisamment au fond des choses. Becker lui-même, en son bel et approfondi livre *Das Bild des Weges*, 72-3 et 78-80 notamment, reste encore trop à la surface.

(dans la guerre) » et par la mention des traits, commune aux deux passages, puisque les vers 93-5 de *O.* 13 sont ἐμὲ δ' εὐθὺν ἀκόντων | ἰέντα ῥόμβον, παρὰ σκοπὸν οὐ χρῆ | τὰ πολλὰ βέλεα καρτύνειν χεροῖν, « quant à moi, qui décoche, en visant droit, un tourbillon de dards, je dois éviter d'imprimer à mes nombreux traits, en les manipulant, une impulsion propre à leur faire rater la cible »<sup>86</sup>. La métaphore militaire portée par un mot dont le second élément (-κουρος > \*-κορσος) semble étymologiquement apparenté au latin « curro » (« \*kʷsō ») et « currus », « char »<sup>87</sup>, s'inscrit bien dans la métaphore du char vélocé des Muses, σὺν ἄρματι θεῶν<sup>88</sup> : rapprocher *O.* 9.80-1, εἶην εὐρησιεπὴς ἀναγεῖσθαι | πρόσφορος ἐν Μοισῶν δίφρῳ, « puissè-je, sur le char à deux roues (le char de guerre !) des Muses, m'avancer en serviable trouveur de mots ». La route des mots dite ἐπίκουρος est celle où, sur un char de guerre « musical », le poète court rendre service à celui dont il est l'auxiliaire militaire. Contreposer *N.* 6.53-4, καὶ ταῦτα μὲν παλαιότεροι | ὁδὸν ἀμαξιτὸν εὐρον, ἔπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν, « voilà ce que les poètes anciens ont trouvé en manière de route pour chariots à quatre

<sup>86</sup> Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 106-8, traduit et commente mot après mot mais reste totalement à la surface (notons que son rendu « di là dal bersaglio » correspond non à παρὰ σκοπὸν mais à πόρρω τοῦ σκοποῦ [Lucien], ὑπὲρ τοῦ τυχεῖν τοῦ σκοποῦ [Galien], « trans finem » [Horace, *Carm.* 1.8.12], et peut-être à τέρμα προβαίς [*N.* 7.71 ; voir G. Doblhofer, P. Mauritsch, M. Lavrencic, *Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum.* 3, *Speerwurf*, Wien 1993, 59]). Wilamowitz, *Pindaros*, 370 n. 1, qu'elle ne cite pas, rapporte παρὰ σκοπὸν à ce qui précède, donne à καρτύνειν le sens de « retenir », l'idée générale étant « je ne peux plus longtemps retenir mes flèches en visant un autre but que celui qui doit être le mien ». L'idée cadre avec la stratégie encomiastique que suit Pindare dans l'ode et que Wilamowitz nous paraît expliquer très bien, mais le rattachement paradoxal de παρὰ σκοπὸν à ἐμὲ δ' εὐθὺν ἀκόντων ἰέντα ῥόμβον et l'absence de marqueur temporel correspondant à « jetzt darf ich nicht mehr » semblent constituer des objections dirimantes. Il est vrai que, dans l'exégèse courante, le passage est aussi paradoxal (Mme Peri ne le fait pas observer), mais le paradoxe est mieux amené : « je vise juste (εὐθὺν), et pourtant je risque de manquer la cible (παρὰ σκοπὸν) sur laquelle je dois (χρῆ) faire pleuvoir mes traits ». L'interprétation générale de Wilamowitz ne paraît pas incompatible avec la construction traditionnelle. « Rasch » pour εὐθὺν est une erreur de R. Nünlist, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, Stuttgart-Leipzig 1998, 151.

<sup>87</sup> Voir F. Solmsen, « Etymologien. 1. Gr. ἐπίκουρος », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 30, 1890, 600-1, et *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, Strasbourg 1894, 30. Nous croyons que l'analyse des passages de Pindare contenant ce vocable corrobore la trouvaille de Solmsen. M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin*, Leiden-Boston 2008, 157 s. v. « curro » et, comme Chantraine en son *Dictionnaire* (Paris 1999<sup>2</sup>), Beekes, *Etymological Dictionary*, 442, ne mentionnent pas Solmsen mais se trouvent d'accord avec lui. On rapprochera hom. ἐπιτάρροθος « rasch, im Laufschrift herbeilaufend » (E. Schwyzer, *Kleine Schriften*, Innsbruck 1983, 471-2) ainsi que βοαθοῶν chez Pindare (voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 275 ; Barrett, *Greek Lyric*, 132 n. 36, veut lire βοαθοῶν). La tentative consistant à rattacher mycénien « e-pi-ko-wo » (« sentinelle » ?) à ἐπίκουρος n'a pas les faveurs de Aura Jorro, *Diccionario micénico*, I, Madrid 1999<sup>2</sup>, 225-6. K. Mahoney, « Mycenaean e-pi-ko-wo and Alphabetic Greek ἐπίκουρος Revisited », *Kadmos* 56, 2017, 39-88, renouvelle la tentative. L'explication de ἐπίκουρος par « 'he who is in close proximity to the κόρρος (warrior)' / 'he who is attached to / accompanying the warriors' » en fait, à nos yeux, un mot bizarrement formé.

<sup>88</sup> Sur le sens rhétorique pris plus tard par la vélocité (« uelocitas orationis ») dans le cadre des métaphores équestres, à cheval ou en char, voir E. Norden, *Kleine Schriften zum klassischen Altertum*, Berlin 1966, 8-10.

roues ; de mon côté, je suis leur chemin avec le sujet que je traite ». Pindare vient de célébrer les Éacides et en particulier les hauts faits d'Achille à Troie ; l'opposition ancien / moderne s'articule ainsi : « The ancients sang of the Aeacidae ; I, a modern, sing of the Bassidae, who are also an *ancient* race (l. 32) »<sup>89</sup>. Le char de guerre ou de course à deux roues de Pindare s'oppose au chariot non militaire à quatre roues<sup>90</sup> (tiré non par des chevaux mais par des mules ou des bœufs !) des anciens poètes ; le char à deux roues emporte donc, par contraste, l'idée de « nouveauté »<sup>91</sup>, qui cadre avec la notion d'invention : cf. *O.* 3.4-6, Μοῖσα δ' οὕτω ποι παρέστα μοι νεοσίγαλον εὐρόντι τρόπον | Δωρίῳ φωνὰν ἐναρμόζαι πεδύλῳ | ἀγλαόκωμον<sup>92</sup>, « ainsi, si j'ose dire, la Muse fut à mes côtés quand je trouvai une chatoyante manière nouvelle d'ajuster à la sandale dorienne le son qui magnifie la fête de la victoire »<sup>93</sup>. L'idée de nouveauté semble

<sup>89</sup> J. Bury, *The Nemean Odes of Pindar*, London 1890, 112. Il se trompe cependant en rapportant le δίδυμον ἄχθος (v. 57) qui pèse sur les épaules du poète à la célébration des Éacides et à celle des Bassides. Selon W.B. Henry, *Pindar's Nemeans, A Selection*, Leipzig 2005, 66, il s'agit des Bassides et de l'entraîneur Mélésias ; d'après Mme Cannata Fera, *Pindaro. Le Nemeo*, Milano 2020, 429, il est question d'Alcimidas et des Bassides (ainsi D. Gerber, « Pindar, *Nemean Six* : A Commentary », *HSCP* 99, 1999, 33-91, spéc. 82). Les commentateurs ne se posent pas la question de savoir sur quel véhicule (char à quatre ou à deux roues ?) Pindare s' imagine être lorsqu'il célèbre les Bassides.

<sup>90</sup> Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 68 s. v. ἄμα : « ἄμαξα, proprement le châssis d'un char à quatre roues et deux essieux (...), sur lequel est montée la carrosserie (...) ; d'où « chariot à quatre roues » (Hom., ion.-att.), par opposition au char de guerre ou de course à deux roues (δίτροπος, ἄρμα) » ; C. Brügger, *Homers Ilias, Band VIII, Vierundzwanzigster Gesang, Faszikel 2 : Kommentar*, Berlin-New York 2009, 18 au v. 14 et 104-5 aux v. 266-74, « nicht von Pferden, sondern von Maultieren (277-8 n. ; auch von Rindern : 782) gezogen ».

<sup>91</sup> Voir notre observation sur *O.* 9.47-9.

<sup>92</sup> Sur cette épithète, voir M. Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina bei Pindar*, Amberg 1898, 64 (« verherrlichend das Siegesmahl »).

<sup>93</sup> Sur le passage, voir, outre J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, IV, Leipzig 1886, 12-16, Graf, *De Graecorum veterum re musica*, 81-2 ; Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, 136 ; S. Hagel, *Ancient Greek Music. A New Technical History*, Oxford 2010, 422 ; L. Prauscello, « Epinician sounds : Pindar and musical innovation », in P. Agócs, C. Carrey, R. Rawles, eds., *Reading the Victory Ode*, Oxford 2012, 58-82, spéc. 77-8. Graf attire à bon escient l'attention sur le caractère moderne de la qualification « dorienne » des mètres « dactylo-trochaïques » ou, comme on dit depuis Westphal, « dactylo-épitritiques » et le danger de la consécutive association « ontologique » de ces mètres à l'« harmonie dorienne » : l'établissement d'un lien consubstantiel entre mètres « dactylo-trochaïques » et « dorisme » est dû à Hermann (*De dialecto Pindari observationes*, Leipzig 1809, XIX) et n'est pas un fait objectif constaté par les Anciens et les Modernes. L'érudition d'aujourd'hui l'ignore trop souvent, à ses dépens, comme l'illustre l'idée prétendument naturelle, vivement et justement critiquée par Graf, que, dans *O.* 3.4-6, Pindare a en vue le mètre. Rossbach et Westphal, *Griechische Metrik*<sup>1</sup>, Leipzig 1856, 382 n. 1, voient un coup de génie dans la distinction hermannienne des « strophes pindariques d'harmonie dorienne » et « des strophes pindariques d'harmonie éolienne » qu'ils ont contribué à populariser (l'enthousiasme s'amenuise chez Westphal, *Allgemeine Metrik der indogermanischen und semitischen Völker*, Berlin 1892, 415-16). Wilamowitz (W. M. Calder III, H. Loeffler, « Notes of Wilamowitz' Course on Pindar, Berlin 1900/01. A First Edition », *ICS* 31/32, 2006/07, 145-205, spéc. 176) relève que le vers « dactylo-épitritique » hémipèdes féminin + dipodie trochaïque (selon Héphestion, hémipèdes masculin + penthémimère iambique = « encomiologicon ») se trouve chez Alcée, fr. 383 Liberman (« Source eludes the editors », Calder et Loeffler !). L'association à l'« harmonie éolienne » des mètres dits

donc implicitement contenue dans ἐπίκουρον εὐρών ὁδὸν λόγων, le poète accourant sur un char à deux roues, σὺν ἄρματι θοῶ, qui s'oppose au char à quatre roues des poètes anciens de *N.* 6.53-4. Nous traduisons πρόσφορος, dont c'est, sous cette forme, la première occurrence connue dans la littérature grecque<sup>94</sup>, par « serviable », mais le rapprochement avec ἐπίκουρος, qui peut aussi signifier « secourable », suggère l'idée de mouvement (cf. προσφέρομαι, « feror »)<sup>95</sup>.

## O. 2.30-33

[ἦτοι βροτῶν γε κέκριται  
 πείρας οὐ τι θανάτου,  
 οὐδ' ἀσύχιμον<sup>96</sup> ἀμέραν ὅποτε παῖδ' ἀελίου  
 ἀτειρεῖ σὺν ἀγαθῷ τελευτάσομεν·

30

« Assurément, s'agissant des mortels, le terme de leur mort<sup>97</sup> n'est point fixé, ni quand nous finirons, tranquille, avec un bonheur inentamé, un jour (de notre vie), un jour fils du soleil<sup>98</sup> », « nullus hominum mortis certus est terminus nec quando tranquillum

aujourd'hui éoliens (les « logaèdes » de Rossbach et Westphal) en référence à la métrique d'Alcée et Sappho requiert, elle aussi, circonspection : voir Wilamowitz, *Pindaros*, 96.

<sup>94</sup> Première occurrence de ποτίφορος (« convenable » ?) chez Alcman fr. 13(a).10 *PMGF*. On trouve chez Pindare, *N.* 7.63, ποτίφορος δ' ἀγαθοῖσι μισθὸς οὗτος, « voilà le salaire qui convient aux valeureux ».

<sup>95</sup> Terminons en recommandant quelques corrections indument négligées : *O.* 1.89, ἔτεκε λαγέτας ἐξ ἀρεταῖσι μεμαότας νιούς (τεθαλότας Schneidewin, cf., *O.* 9.16, θάλλει δ' ἀρεταῖσιν ; faute apparemment due au souvenir de *Ilias*, 2.817-18, ἅμα τῷ γε πολὺ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι | λαοὶ θωρήσονται μεμαότες ἐγγεῖησι, ou 13.197, Ἴμβριον αὐτ' Αἴαντε μεμαότε θούριδος ἀλκῆς) ; *O.* 1.115-16, εἶη σέ τε τοῦτον (λοιπὸν Stadtmüller) ὑψοῦ χρόνον πατεῖν, | ἐμέ τε τοσσάδε (τοσσάκι Schneidewin ; la faute résulte de l'absorption de la syllabe finale par l'initiale du mot suivant) νικαφόροις | ὀμιλεῖν πρόφαντον σοφία καθ' Ἑλλανας ἐόντα παντᾶ. Le répertoire de Gerber omet τοσσάκι, qui se trouve à la page 26 de la seconde édition partielle, procurée par Schneidewin (Gotha-Erfurt 1847), du commentaire de Dissen à Pindare.

<sup>96</sup> Il n'y a aucune raison d'écarter cette leçon transmise au profit de la correction ἡσύχιμον au prétexte que ἄ- serait un hyperdorisme ; ce n'en est pas un : voir B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden 1966, 48-55. Forssman envisage, « more suo », une variation de la graphie en fonction du sens du mot ; selon lui, Pindare aurait réservé le vocalisme ἦ- à l'acception politique du mot et ce choix du poète se reflèterait plus ou moins dans la tradition du texte (voir là-contre B.K. Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, Berlin-New York 1988, 397). Dans le doute, nous conservons ἀσύχιμον ; par ailleurs l'assonance ἀσύχιμον ἀμέραν plaît.

<sup>97</sup> Génitif épexégétique, « le terme qu'est la mort », comme homérique θανάτιο τέλος ? C'est ce qu'admet J. van Leeuwen, *Pindarus' tweede Olympische ode*, Leiden 1964, I, 108. L'expression ne paraît pas pouvoir signifier « le moment où la mort survient », auquel cas le génitif serait possessif. Il y a là une difficulté, car « le terme qu'est la mort » est « fixé » (cf. W. Schulze, *Kleine Schriften*, Göttingen 1934, 138-40). Il faut donc admettre (et ce n'est pas facile) que le grec peut signifier « le moment où survient le terme qu'est la mort n'est pas connu des mortels ». Nous verrons qu'il existe à ce problème une solution qui ne requiert pas de tour de passe-passe exégétique. Catenacci, *Olimpiche*, 394, nous paraît avoir raison de considérer comme forcée (c'est peu dire) l'interprétation « 'certo per i mortali non è stabilito un limite nella morte', nel senso escatologico che la vita delle anime non termina con la morte ».

<sup>98</sup> Sur cette expression, voir l'excellente note de L. Dissen dans son mémoire justement célèbre

diem solis filium illaesa cum felicitate simus transacturi » (Hermann<sup>99</sup>). Le sens réclame à grands cris non « quand », ὅποτε, mais « si », πότερα, qui se trouve chez Bacchylide, Eschyle etc. : « Wir Sterblichen wissen nun einmal nicht, wenn wir sterben müssen, und sind nicht sicher ob (nous soulignons) ein Tag des ruhigen Genusses ungetrübt enden wird »<sup>100</sup>. La faute s'explique très bien (réduction par haplographie de la suite ραπα en onciale et correction du reliquat ποτε en <ὁ>πότε<sup>101</sup>). Ajoutons que, selon B. Breyer<sup>102</sup>, τελευτάσομεν doit être un subjonctif à voyelle brève, sans quoi ce serait le seul exemple chez Pindare « quo sententia generalis de futuro tempore pronuntiata in enuntiatio temporalis per indicativum proferretur : ὅτε, ὅποτε enim a Pindaro semper *de re iam facta* cum indicativo usurpari diximus ». Gerber<sup>103</sup>, qui cite la remarque de Breyer, proteste (« LSJ, however, list examples from Homer onward of the future in indirect questions introduced by ὅποτε and I see no need to postulate a subjunctive form ») sans mettre en

---

« de partibus noctis et diei ex divisionibus veterum », *Kleine lateinische und deutsche Schriften*, Göttingen 1839, 142. L'opposition entre ce passage de Pindare et Eschyle, Ag. 279, τῆς νῦν τεκούσης φῶς τὸδ' εὐφρόνης λέγω, n'a pas échappé à Dissen qui, ici, a l'avantage sur E. Fraenkel et E. Medda dans leurs commentaires respectifs de l'*Agamemnon*. L'étymologie qui lie les substantifs désignant en grec le jour à avestique « ham », « Sommer », « été » (cf. F. Specht, *Der Ursprung der Indogermanischen Deklination*, Göttingen 1944, 12) ne rend que plus intéressante la qualification de Pindare.

<sup>99</sup> Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann professé durant le semestre d'été 1847. Comparer le rendu du même Hermann dans *Francisci Vigeri de praecipuis Graecae dictionis idiotismis liber*, Leipzig 1822<sup>3</sup>, 919, « non est homini certus uitae terminus statutus, nec quando tranquillum diem nullo turbatum malo simus transacturi ».

<sup>100</sup> Wilamowitz, *Pindaros*, 246. Il ne précise pas à quel texte grec correspond sa traduction. Comparer *N.* 6.3-7, ἀλλά τι προσφέρομεν ἔμπαν ἢ μέγαν | νόον ἦτοι φύσιν ἀθανάτοισ, | καίπερ ἐπαμερίαν οὐκ εἰδότες οὐδὲ μετὰ νόκτας (cf. K. Sethe, « Die Zeitrechnung der alten Aegypter im Verhältniss zu der andern Völker, III. Einteilung des Tages- und des Himmelskreises », *Nachrichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* 1920, 123-5) | ἄμμε Πότμος | ἄντιν' ἔγραψε δραμεῖν ποτὶ στάθμαν, « mais nous ne sommes néanmoins pas sans ressembler, pour la puissance de l'esprit ou du moins pour le physique, aux Immortels, quoique nous ignorions jour et nuit dans quelle piste le Destin a prescrit que nous courussions ». La construction fait difficulté ; il faut peut-être lire ἄμμη (cf. Schroeder, *Pindari carmina*, 305) et entendre « quoique nous ignorions quelle piste le Destin nous a tracée afin que nous nous y conformions » (δραμεῖν πότι, infinitif final ; sur l'anastrophe πότι, voir Bossler, *De praepositionum usu*, 78). Selon Gerber, « Pindar, *Nemean Six* », 48-50, στάθμη désigne non la ligne d'arrivée (γραμμή) mais la piste tracée au cordeau, rectiligne, que doit suivre le coureur : nous admettons cette interprétation et expliquons en fonction d'elle ποτὶ (« conformément à », « en suivant »), cf. Slater, *Lexicon to Pindar*, s. v. ποτὶ, 446 a.γ.

<sup>101</sup> Nous comparerions volontiers *N.* 9.22-3, γλυκύν | νόστον ἐρεισάμενοι (B) / ἐρυσάμενοι (D), où les deux variantes nous paraissent être des amplifications différentes mais fourvoyées chacune de ce qui fut νόστον \*ερσάμενοι, reliquat de l'original νόστον <ἄμ>ερσάμενοι (brillante correction de Schroeder, *Pindari carmina*, 327), « dépossédés du doux retour chez eux » (il s'agit des Sept contre Thèbes). C'est qu'en effet nous rejetons les explications, toutes forcées (cf. Bury, *The Nemean Odes*, 174-5 ; Wilamowitz, *Pindaros*, 258 n. 2 ; B.K. Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, Berlin-New York 1998, 88, et, « last but not least », Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 520), de la leçon ἐρεισάμενοι, aujourd'hui, hélas !, communément admise.

<sup>102</sup> *Analecta Pindarica I*, Breslau 1880, 21-2. Voir aussi Brandt, *De particularum subiunctivarum apud Pindarum usu*, 23-4.

<sup>103</sup> « Short-Vowel Subjunctives in Pindar », 90.

doute un instant la leçon *ὁπότε*. Le fait que, à notre connaissance, un seul éditeur (W. von Christ, 1896) ait adopté *πότερα*, dû à van Herwerden et remontant à 1870<sup>104</sup>, et que très peu la signalent est une tache sur l'érudition pindarique. Dans ce qui précède le vers 30, il est question non de la mort mais de la souffrance et de son terme, imprévisible si l'on a en vue l'heure où il arrive mais certain si l'on considère le seul fait de sa survenue : les ancêtres de Théron souffrirent mais finirent par s'établir et connaître le bonheur, *καμώντες οἱ πολλὰ θυμῷ | ἱερὸν ἔσχον οἴκημα ποταμοῦ, Σικελίας τ' ἔσαν | ὀφθαλμός* (8-10), « eux qui après avoir souffert beaucoup en leur cœur trouvèrent une demeure sacrée auprès du cours d'eau (Acragas) et furent l'œil de la Sicile ». Il est un pouvoir divin grâce auquel le bonheur succède au malheur et le fait oublier (v. 18-24) : en témoigne le sort des filles de Cadmos Sémélé et Ino, à qui une félicité permanente fit oublier leurs malheurs momentanés (v. 25-30). Nous considérons donc qu'il y a un degré de probabilité non négligeable que Pindare ait, comme le supposa Moritz Schmidt (1823-1888)<sup>105</sup>, écrit *κέκριται πείρας οὐ τι καμάτου*, « le terme de la souffrance (*καμάτου* génitif possessif) n'est point déterminé ». Bornons-nous à illustrer le mot bien pindarique<sup>106</sup> que nous restituons, *κάματος* (douze occurrences pour le seul substantif), en citant *P.* 12.28-9, *εἰ δέ τις ὄλβος ἐν ἀνθρώποισιν, ἄνευ καμάτου | οὐ φαίνεται*, « s'il est quelque félicité chez les mortels, sans souffrance elle n'apparaît pas » et fr. 94a.6-20 Maehler, *τιμαὶ δὲ βροτοῖσι κεκριμένα· | παντὶ δ' ἐπὶ φθόνος ἀνδρὶ κεῖται | ἀρετᾶς, ὁ δὲ μηδὲν ἔχων ὑπὸ σιγᾷ μελαίνα κᾶρα κέκρυπται. | φιλέων δ' ἂν εὐχοίμαν Κρονίδαις ἐπ' Αἰολάδῃ | καὶ γένοι εὐτυχίαν τετάχθαι*<sup>107</sup> | ὁμαλὸν χρόνον· ἀθάναται δὲ βροτοῖς ἀμέραι, σῶμα δ'

<sup>104</sup> Brandt, *De particularum subiunctivarum apud Pindarum usu*, 23, recommande l'adoption de *πότερα*. Boeckh avait vu la difficulté et C. Daude, S. David, M. Fartzoff, C. Muckensturm-Pouille, *Scholies à Pindare, Volume II, Scholies à la deuxième Olympique*, Besançon 2020, 182, ont raison de reproduire les interrogations du grand érudit. Ce dernier formule une objection contre ce que l'équipe de Besançon appelle « une explication possible de son contemporain Thierschius » : l'explication, selon laquelle *ὁπότε* vaudrait à la fois « quand » et « si » (*εἴποτε*), est impossible (c'est ce que dit poliment Boeckh !), et le contemporain de Boeckh est « Thierschius », Friedrich Thiersch, helléniste, grammairien et pindarisant très connu. Il rend *ὁπότε* par « ob » dans son importante édition-traduction de Pindare, Leipzig 1820, I, 21. Il n'est pas question du passage de Pindare dans la section relative à *ὁπότε* de sa remarquable *Griechische Grammatik, vorzüglich des Homerischen Dialektes*, Leipzig 1826<sup>3</sup>, 618-19. Hermann lui aussi (*Francisci Vigeri de praecipuis Graecae dictionis idiotismis liber*, 918-19) proteste contre l'interprétation de Thiersch, mais sans le nommer. La retranscription de la traduction de Hermann *ap.* Viger qu'offre, de seconde main, l'équipe de Besançon, 184-5, est inexacte. Bischoff, *Gnomen Pindars*, Würzburg 1938, 146 n. 16, croit aussi que *ὁπότε* signifie ici « ob ».

<sup>105</sup> *Philologus* 1, 1846, 643-4. Nous constatons que la correction n'apparaît ni dans le texte grec de son livre *Pindar's Olympische Siegesgesänge griechisch und deutsch*, Jena 1869 ni dans la « Diatribe de Pindari locis nonnullis controversis » qui précède le texte et la traduction. « *Θανάτου wüsste ich weder zu erklären noch zu übersetzen* », déclarait Schmidt en 1846 ; il le traduit du moins en 1869, « *kein Mensch ergründet, wenn der Tod sein Lager findet* ». Ce changement de pied ne nous paraît pas heureux.

<sup>106</sup> Henry, *Pindar's Nemeans, A Selection*, 116, ne manque pas de le relever.

<sup>107</sup> Sans rien discerner sur la planche III de *The Oxyrhynchus Papyri. Part IV*, London 1904, et sans pouvoir nous appuyer sur un examen autoptique, nous préférons, pour le sens, *τετάχθαι* (Grenfell et Hunt, « editio princeps ») à *τετάσθαι* (Lobel *ap.* Snell dans la première « Teubneriana » des fragments de Pindare, 1953), « que par les Cronides fût étendu ».

ἐστὶ θνατόν. | ἀλλ' ὄρνι μὴ λιπότεκνος σφαλῆ πάμπαν οἶκος βιαία δαμεις ἀνάγκη, | ζῶει κάματον προφυγῶν ἀνιαρόν, « il est pour les mortels des avantages déterminés (en fonction de chacun), mais au dessus de tout homme est suspendue la jalousie attachée à la réussite ; c'est celui qui n'a rien qui a la tête cachée sous un noir silence. En ami, je souhaiterais que par les Cronides fût établi au bénéfice d'Aioladas et de son *genos* un bonheur destiné à durer égal à lui-même. Si les mortels ont des jours éternels, leur corps est périssable. Mais quiconque ne voit pas, dompté par l'implacable nécessité, s'effondrer de fond en comble sa maison dépourvue de progéniture, vit en échappant aux affres de la souffrance »<sup>108</sup>. La longueur de la citation se justifie par les points de contact évidents entre elle et les vers de l'*Olympique* qui nous occupe. Le lapsus θανάτου, inspiré par l'idée topique de l'ignorance du moment de la mort, semble avoir entraîné une méprise sur le sens des v. 31-2 attestée par la scholie 58b : ἀμφίβηλον δὲ πότερον αὐτῷ ὁ λόγος καὶ ἐπὶ τοῦ θανάτου· οὐδὲ ὅποτε τελευτήσομεν τὴν ἐσχάτην ἡμέραν [ὅτι] ἀθορύβως <ἢ ὅποτε ἀθορύβως> ἐν τῷ τοῦ ζῆν χρόνῳ <ἐσόμεθα><sup>109</sup>. οὕτω δὲ καὶ Ἀριστάρχος ἀκούει. Aristarque n'était donc pas tombé dans l'erreur consistant à comprendre « nous ne savons pas si nous finirons nos jours tranquillement ». Il y a toute apparence (Schmidt l'avait compris) que l'érudition alexandrine n'ait jamais connu d'autre leçon que θανάτου ; la faute serait donc (nul spécialiste de la critique des textes ne saurait s'en étonner) pré-alexandrine. On trouve dans le Pseudo-Phocylide (v. 118-21) un développement sur le caractère temporaire de la souffrance et de la joie : Μῆτε κακοῖσ' ἄχθου μῆτ' οὖν ἐπαγάλλεο χάρμη· | πολλάκις ἐν βιώτῳ καὶ θαρσαλέοισιν ἄπιστον | πῆμα καὶ ἀχθομένοισι κακοῦ λύσις ἦλυθεν ἄφνω. | καιρῶι λατρεύειν, μὴ δ' ἀντιπνεῖν ἀνέμοισιν. Ce développement est précédé de deux vers qui ne se trouvent que dans un seul ms. et que l'on considère comme interpolés<sup>110</sup> : οὐδεὶς γινώσκει, τί μεταύριον ἢ τί μεθ' ὥραν. | ἄσκοπός ἐστι βροτῶν θάνατος, τὸ δὲ μέλλον ἄδηλον, « personne ne sait ce qui arrivera après demain ou dans une heure. Inscrutable est la mort des mortels et leur avenir est obscur ». Écoutons Jacob Bernays<sup>111</sup> : « Die aus der ersten Wiener Handschrift neu hinzukommenden Verse 116, 117 sind nicht, mit Bergk, dem Abschnitt über den Tod als Epilog anzureihen ; da würden sie sehr matt nachschleppen ; sondern sie bilden die Einleitung zu dem folgenden Abschnitt über Mässigung in Freud und Leid. Bergk ward irre geführt durch den Fehler in V. 117 ἄσκοπός ἐστι βροτῶν θάνατος, τὸ δὲ μέλλον ἄδηλον, welcher in κάματος zu bessern ist. Man braucht bloss zu übersetzen, um die Richtigkeit sowohl dieser Correctur als der angegebenen Verbindung

<sup>108</sup> Voir Wilamowitz, recension de *The Oxyrhynchus Papyri. Part IV*, GGA 166, 1904, 672-3, et *Pindaros*, 437-8.

<sup>109</sup> Le texte de la scholie est gâté. Nos corrections, inspirées de celles d'E. Horn, *De Aristarchi studiis Pindaricis*, Greifswald 1883, 15, visent non à recouvrir les « uerba ipsissima » mais à donner un sens, « et quand (si) nous terminerons notre dernier jour tranquillement ou quand (si) nous serons tranquilles dans le temps qui nous est donné à vivre ». L'analyse que consacrent C. Daude, S. David, M. Fartozoff, C. Muckensturm-Pouille, *Scholies à Pindare, Volume II*, 184-5, à l'établissement du texte du passage est très insuffisante.

<sup>110</sup> Voir W.T. Wilson, *The Sentences of Pseudo-Phocylides*, Berlin 2005, 152.

<sup>111</sup> *Gesammelte Abhandlungen*, Berlin 1885, I, 236 (note).



zu beweisen : ‘Niemand weiss, was Morgen und was die nächste Stunde bringt. Mit unsicherm Ziel mühen sich die Sterblichen ; dunkel ist die Zukunft. Lass also vom Schlimmen dich nicht niederdrücken, und nicht zu hoch jauchze auf in der Freude. Oft im Leben kam dem Zuversichtlichen ungeahnter Jammer, und gleich plötzlich kam den Bedrückten Lösung vom Uebel ». Dans l’*Olympique*, κάματος exprime l’idée de souffrance ; c’est celle d’effort, de travail dans le vers analysé par Bernays. Dans les deux cas, la substitution de κάματος à θάνατος<sup>112</sup> rétablit ou établit une cohérence idéale, thématique, argumentative et élimine une difficulté phraséologique. Observons en effet qu’aussi bien chez le Pseudo-Phocylide (ou Pseudo-Pseudo-Phocylide !) que chez Pindare le génitif βροτῶν avec κάματος est plus facile et plus élégant qu’avec θάνατος, mot dont, semble-t-il, on fait ordinairement dépendre βροτῶν<sup>113</sup>. C’est si vrai qu’un fin helléniste, Samuel A. Naber, conjectura chez Pindare βροτῶ γε κέκριται πείρας οὐ τι θανάτου. C’est bien inutile si on lit καμάτου.

### O. 2.51-52

..... τὸ δὲ τυχεῖν  
πειρώμενον ἀγωνίας δυσφρονᾶν παραλύει.

52 δυσφρονᾶν W. Dindorf : δυσφροσυναν Aa : δυσφροσύνας C<sup>pc</sup> :  
αφροσυν[ P. Oxy. 2092 : ἀφροσύνας Bowra e Σ : ἀφροσυνᾶν Mommsen  
e Σ114.

« Réussir libère des angoisses celui qui participe à la compétition ». Nous considérons comme entièrement erroné le choix de Gentili dans l’édition de la Fondazione Lorenzo Valla, ἀφροσυνᾶν, dont il est obligé de tordre le sens en traduisant « ossessione » pour rendre le mot compatible avec le contexte. Catenacci<sup>115</sup> fait valoir Solon fr. 13.67-70 West<sup>2</sup> = Théognis, 587-90, ἀλλ’ ὁ μὲν εὖ ἔρδειν (εὐδοκιμεῖν Théognis) πειρώμενος οὐ προνοήσας | ἐς μεγάλην ἄτην καὶ χαλεπὴν ἔπεσεν, | τῷ δὲ κακῶς ἔρδοντι (ποιεῦντι Théognis) θεὸς περὶ πάντα δίδωσιν | συντυχίην ἀγαθὴν, ἔκλυσιν ἀφροσύνης. Mais ce passage élégiaque oppose la prémonition malheureuse et l’imprévoyance heureuse, le succès libérant

<sup>112</sup> La formation des deux substantifs est analogue (voir P. Probert, *Ancient Greek Accentuation*, Oxford 2006, 233-6) et même, selon une analyse géniale de Porzig (ignorée de Probert), *Die Namen für Satzinhalte*, 343, κάματος fut formé d’après θάνατος (« Schließlich ist aus der Vorform von θνητός durch Verschiebung des Tons θάνατος geworden, weil der «Tod» ursprünglich als «Toter» vorgestellt wird, als »lebender Leichnam«, der die Angehörigen nachholt »).

<sup>113</sup> Un rapporteur conteste notre critique, fait valoir que βροτῶν se rapporte à πείρας οὐ τι θανάτου (double génitif, nous demandons-nous, « le terme des mortels qui consiste en la mort », génitif de possession et génitif épexégétique ?) et invoque le rendu « for mortals death’s final point has not been fixed », mais cette traduction, à quoi correspondrait βροτοῖς, nous paraît plutôt montrer le bien-fondé de notre critique.

<sup>114</sup> Nous étendons l’unité critique de l’édition Snell-Maehler, 1987.

<sup>115</sup> Catenacci, *Olimpiche*, 399.

l'irréfléchi de son irréflexion<sup>116</sup>. Pindare dirait donc que le succès agonistique de l'athlète le libère de son irréflexion ! Loin que Solon ou Théognis corrobore la leçon prônée par Catenacci, ils la condamnent sans réplique et suggèrent même que le souvenir du passage élégiaque a pu amener chez Pindare la substitution de ἀφρο- à δυσφρο-. La leçon du papyrus de la fin du deuxième s. de notre ère, ἀφροσυν[, a ceci de rassurant qu'elle illustre le fait (bien connu par ailleurs) qu'un témoin antique n'est pas nécessairement supérieur à la tradition médiévale. Les éditeurs qui adoptent la restitution inévitable δυσφρονᾶν<sup>117</sup> lisent δυσφρονᾶν παραλύει, introduisant ainsi une impureté de responsion qu'il est très facile d'éliminer en lisant παραλύει δυσφρονᾶν<sup>118</sup>, ∪ ∪ ∪ – – ∪ – (deux crétiques apparents = deux mètres iambiques « syncopés »), comme dans tous les vers correspondants, dont chacun constitue pour ainsi dire un tétramètre iambique lyrique :

-- ∪ ∪ ∪ -- ∪ --   ∪ ∪ ∪ -- ∪ --	
Θήρωνα δὲ τετραορίας   ἔνεκα νικαφόρου	5
ἀλλ' ὦ Κρόνιε παῖ Πέας,   ἔδος Ὀλύμπου νέμων	12
ζῶει μὲν ἐν Ὀλυμπίῳ   ἀποθανοῖσα βρόμῳ	25
οὐδ' ἡσύχιμον ἀμέραν   ὅποτε παῖδ' ἀελίου	32
τιμώμενος, Ἄδρασιδᾶν   θάλος ἄρωγόν δόμοις	45
κεινὰν παρὰ διαίταν, ἀλλὰ παρὰ μὲν τιμίῳς	65
αὔραι περιπνέουσιν· ἄνθεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει	72
φωνάεντα συνετοῖσιν· ἐς δὲ τὸ πᾶν ἐρμανέων	85
αὐδάσομαῖ ἐνόρκιον   λόγον ἀλαθεῖ νόφ	92

Norden<sup>119</sup> et Wilamowitz<sup>120</sup> préfèrent le libellé τὸ δὲ τυχεῖν πειρώμενον ἀγωνίας δυσφρονᾶν παραλύει à τὸ δὲ τυχεῖν πειρώμενον ἀγωνίας παραλύει δυσφρονᾶν. Il est permis de douter, sans être « ein Fanatiker der Responsion », qu'une motivation aussi ténue justifie une exception aussi frappante et aussi aisée à éliminer. Il est intéressant pour l'étude de la technique poétique d'observer que dans le quatrième « système » et dans la strophe du cinquième « système » le poète a déplacé (« contre-morsure », osons-nous dire) d'une syllabe, vers l'avant,

<sup>116</sup> Voir W. Allan, *Greek Elegy and Iambus. A Selection*, Cambridge 2019, 154. Welcker, *Theognidis reliquiae*, Frankfurt am Main 1826, 137-8, lit et comprend le passage différemment, mais son interprétation exclut elle aussi toute défense de ἀφροσυνᾶν chez Pindare fondée sur ἐκλυσιῶν ἀφροσύνης.

<sup>117</sup> Sur ce substantif, voir E.R. Dodds, *Euripides. Bacchae*, Oxford 1960<sup>2</sup>, 203. Housman, *Classical Papers*, Cambridge 1972, 27 approuve δυσφρονᾶν chez Pindare.

<sup>118</sup> P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar, Zweites Stück*, Berlin 1921, 8, ne manque pas de le remarquer. Voir aussi, comme nous l'indique un rapporteur, C.O. Pavese, « Pindarica II. Note critiche al testo delle *Olimpiche* e delle *Pitiche* », *Eikasmos* 1, 1990, 45, et K. Itsumi, *Pindaric Metre. The 'Other Half'*, Oxford 2009, 160-1 (hésitant).

<sup>119</sup> E. Norden, *P. Vergilius Maro. Aeneis Buch VI*, Leipzig 1927<sup>3</sup> (1903<sup>1</sup>), 422 n. 1 : « er wollte durch die Ausnahme dem Begriff des 'Mißmuts' Gewicht geben ».

<sup>120</sup> *Pindaros*, 246 n. 2. Wilamowitz a raison de critiquer l'idée (Norden) d'une intention calculée sous-jacente à l'exception (prétendue). Il postule une exception spontanée.

la fin de mot entre les deux dernières tétrapodies iambiques et que cette fin de mot nouvelle intervient devant une nouvelle proposition introduite par un mot coordonnant postposé ou antéposé, ἄνθεμα δέ, ἐς δὲ τὸ πᾶν ou ἀλλά.

## O. 2.56-60

..... εἰ δὲ νιν ἔχων τις οἶδεν τὸ μέλλον,  
 ὅτι θανόντων μὲν ἐνθάδ' αὐτίκ' ἀπάλαμνοι φρένες  
 ποινὰς ἔτεισαν, τὰ δ' ἐν τᾷδε Διὸς ἀρχᾷ  
 ἀλιτρά κατὰ γᾶς δικάζει τις ἐχθρᾷ  
 λόγον φράσαις ἀνάγκη·

60

« Si, bénéficiant d'elle (la richesse parée des qualités personnelles, πλοῦτος ἀρεταῖς δεδαιδαλμένος), on connaît l'avenir, à savoir que, si les esprits désemparés des morts paient leurs fautes ici immédiatement, il n'est pas moins vrai que les actes peccamineux perpétrés dans ce royaume de Zeus sont, sous terre, jugés par un juge<sup>121</sup> qui prononce des arrêts placés sous le sceau d'une nécessité inexorable ». Nous admettons, avec, entre autres, Schroeder et Wilamowitz<sup>122</sup>, que la protase ouverte par εἰ δὲ n'est pas suivi d'une apodose, selon un idiotisme dont l'ignorance entraîne de graves erreurs dans l'exégèse et la critique de plus d'un texte grec ou latin<sup>123</sup>. Un geste ou une intonation du locuteur signifiant pour ainsi dire « il en va alors conformément au cas de figure envisagé » supplée l'absence d'apodose explicite<sup>124</sup>. La difficulté du passage tant discuté, sinon insoluble, du moins destinée à ne voir aucune solution s'imposer auprès de la critique est bien connue et nous nous dispenserons de passer en revue toutes les explications proposées du texte transmis, mais, pour compenser cette dispense, nous considérerons la possibilité d'une corruption textuelle, perdue de vue dans l'exégèse post-wilamowitzienne au détriment de la recherche du vrai et peut-être de la vérité. Si nous serions tentés d'admettre avec Catenacci<sup>125</sup> que le texte transmis ne semble guère souffrir d'autre rendu que celui que nous offrons ci-dessus, nous ne pouvons pas croire que Pindare

<sup>121</sup> Sur cette indétermination (δικάζει τις), voir Norden, *Kleine Schriften zum klassischen Altertum*, 528 n. 127.

<sup>122</sup> Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, apparat critique *ad loc.* et ajout peu clair de la page 510 ; Wilamowitz, *Pindaros*, 247 n. 1.

<sup>123</sup> Voir Liberman, « Petits riens sophocléens : *Œdipe à Colone* », *Hyperboreus* 26, 2020, 37, en ajoutant un renvoi au commentaire wilamowitzien de l'*Héraclès* d'Euripide, Berlin 1909, 435 au v. 1074 ; *Annuaire de l'École pratique des hautes études, Section des sciences historiques et philologiques*, 153, 2022, 166-7, en ajoutant Horace, *carmin.*, 1.2.33, 35 et 41 (mais dans 1.6.19-20, « uacui siue quid urimur, non praeter solitum leues », le verbe « urimur » est le verbe de la protase et de l'apodose, « non praeter solitum leues urimur »). Nous ne comprenons pas l'explication de Catenacci, 400, au passage de Pindare, « la protasi (...) è retta da ciò che precede ».

<sup>124</sup> Brandt, *De particularum subiunctivarum apud Pindarum usu*, 48, suppose que l'interposition d'un long passage (jusqu'au v. 85 !) explique l'omission de l'apodose.

<sup>125</sup> Catenacci, *Olimpiche*, 401.

oppose deux ordres de fautes, les unes punies sur terre et les autres punies sous terre. Nous suggérons au contraire que le poète ne vise qu'un seul type de fautes et qu'il veut dire que les pécheurs défunts paient bien leurs fautes, non cependant « ici », ἐνθάδε, mais « sous terre », κατὰ γᾶς. Le mot αὐτίκ(α) serait alors une faute presque « anagrammatique » pour οὐκέτ(ι), latin « minime », simple renforcement rhétorique de la négation οὐκ<sup>126</sup>. Nous envisageons aussi θανόντων μὲν <οὐκέτ'> αὐτίκ' ἀπάλαμνοι φρένες ποινὰς ἔτεισαν, « les esprits désemparés des morts ne paient point leurs fautes immédiatement », c'est-à-dire qu'ils attendent, pour recevoir châtement, le prononcé des arrêts du juge infernal, comme c'est le cas chez Virgile, *Aen.*, 6.566-9. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'expression curieuse de Virgile, chez qui Rhadamanthe force les pécheurs à avouer « les crimes dont ils ont chacun remis le châtement à plus tard, à la mort », « quae quis apud superos, furto laetatus inani, | distulit in seram commissa piacula mortem », corrobore notre restitution οὐκέτ' αὐτίκ(α). Le mot ἐνθάδ(ε) serait un bouche-trou destiné à réparer la chute de οὐκέτ(ι) devant un mot ressemblant. Norden<sup>127</sup> tient αὐτίκ(α) pour garanti par « continuo » dans le passage de Virgile (*Aen.*, 6.570) où il est question du châtement κατὰ γᾶς et qui, selon ses vues très vraisemblables, s'inspire de Pindare<sup>128</sup>. Si l'on suit Norden, les deux propositions balancées par μὲν et δέ<sup>129</sup> visent le châtement subi aux enfers (ce qui rend ἐνθάδε difficile). Wilamowitz<sup>130</sup> explique le passage comme Norden mais ne craint pas de faire dépendre ἐνθάδε de θανόντων : « les esprits désemparés de ceux qui sont morts sur terre paient leurs fautes immédiatement (aux enfers) ». Mais, Schroeder l'a vu, cette interprétation n'a

<sup>126</sup> Emploi « intensif » non nécessairement relevé et dont la méconnaissance peut entraîner de curieuses acrobaties exégétiques, mais voir W. Dindorf, *Lexicon Sophocleum*, Leipzig 1870, 367 ; Becker, *Das Bild des Weges*, 71 n. 58 (« bloß von der höchsten Stufe der Steigerung ») ; Maas, *Kleine Schriften*, 30-1 n. 8 (Bacchylide et Pindare) ; G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Ædipe Roi* », dans C.M. Lucarini, C. Melidone, S. Russo, eds., *Symbolae Panhormitanae : scritti filologici in onore di Gianfranco Nuzzo*, Palermo 2021, 122 n. 75. Nous suggérons de reconnaître, avec Maas et Becker, cet emploi intensif dans *O.* 1,5, μηκέτ' ἀελίου σκόπει, « Si tu souhaites, mon cœur, dire les joutes, n'envisage nul autre astre brillant le jour, dans le vide de l'éther, plus réchauffant que le soleil, et ne nommons pas de concours supérieur à celui d'Olympie ». L'implication de « n'envisage plus » est étrange. Étymologiquement ἔτι (latin « et ») n'a pas de valeur proprement temporelle : voir Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, I, Lemgo-Detmold 1859, 252 ; Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, 516. Dans sa note à *Prometheus uinctus*, 520, τοῦτ' οὐκέτ' ἂν πύθοιο, μηδὲ λιπάρει (cité dans notre remarque sur *O.* 1.7), G.F. Schoemann, *Des Aeschylus gefesselter Prometheus*, Greifswald 1844, 310-11, expose un idiotisme où οὐκέτι exprime l'idée « daß, wenn auch ein Anderes, so doch nicht auch (oder nicht mehr) Dieses, oder daß Etwas, wenn auch sonst, doch nicht mehr unter den vorliegenden Umständen, statthabe » (voir aussi O. Schneider, *Callimachea*, I, Leipzig 1870, 352).

<sup>127</sup> Norden, *Aeneis Buch 6*, 38 n. 1. Il allègue aussi Solon fr. 13.29 West<sup>2</sup>, ἀλλ' ὁ μὲν αὐτίκ' ἔτεισεν, ὁ δ' ὕστερον.

<sup>128</sup> Chez Virgile, « continuo » vise explicitement l'immédiateté du châtement après que le juge infernal a entendu le défunt.

<sup>129</sup> Voir Mme Hummel, *Syntaxe de Pindare*, 387-8.

<sup>130</sup> *Pindaros*, 248-9.

pas la moindre vraisemblance et, sans réussir à proposer une émendation tant soit peu convaincante, il a persuadé Norden que ἐνθάδε est gâté<sup>131</sup>. Si toutefois le texte transmis était correct et intégralement correct (le doute est au moins permis), nous privilégierions l'explication ingénieuse, peut-être injustement oubliée, de Franz Bücheler<sup>132</sup> selon laquelle Pindare vise la mutilation du cadavre des tyrans défunts. Wilamowitz<sup>133</sup> crut porter un coup fatal à cette interprétation en objectant que φρένες la condamne, mais il pourrait avoir tort : la conscience affaiblie des tyrans défunts est peut-être censée percevoir avec horreur les violences faites à leurs restes. Pindare aurait alors exprimé cet avertissement peu agréable avec une allusivité et une obscurité de rigueur dans un éloge adressé à Théron d'Agrigente. Ce dernier a d'ailleurs peut-être compris (ou on lui aura fait comprendre) et peu apprécié ; les relations entre les deux hommes semblent s'être rapidement refroidies<sup>134</sup>.

### O. 2.62-67

..... ἀπονέστερον  
 ἐσλοὶ δέκονται βίοντον, οὐ χθόνα παράσσοντες ἐν χερὸς ἀκιμῶ  
 οὐδὲ πόντιον ὕδωρ  
 κεινῶν<sup>135</sup> παρὰ δίαταν, ἀλλὰ παρὰ μὲν τιμίους 65  
 θεῶν οἴτινες ἔχαιρον εὐορκίαις ἄδακρυν νέμονται  
 αἰῶνα (...).

« Les justes reçoivent une vie plus exempte de souffrance, ne troublant pas la terre à la force (à la pointe ?) de leur main ni l'onde marine à raison du vide de leur assiette<sup>136</sup>, mais tous ceux qui trouvaient leur joie dans des modes d'action où la tromperie n'a aucune part<sup>137</sup> coulent une existence exempte de larmes chez

<sup>131</sup> « Einem Kenner wie Schroeder zu widersprechen ist mißlich », déclare-t-il. Palinodie de Schroeder dans l'« addendum » de 1923, 511, où il tente de justifier ἐνθάδε θανόντων.

<sup>132</sup> Ap. E. Boehmer, *Pindars Sicilische Oden*, Bonn 1891, 77. Voir aussi L. Deubner, *Kleine Schriften zur klassischen Altertumskunde*, Königstein/Ts. 1982, 68-72. Deubner croit devoir entendre, par ἐν τῷδε Διὸς ἀρχῆ, « unter dem Regiment des Zeus ».

<sup>133</sup> *Pindaros*, 248-9 n. 1.

<sup>134</sup> Wilamowitz, *Pindaros*, 248.

<sup>135</sup> Nous acceptons, contre la tradition manuscrite (κεινῶν, avec synizèse et une légère impureté de respension à cause de la brève initiale ; leçon conservée par Gentili), la forme ionienne et non κεννῶν, recommandé par Schroeder, *Pindari carmina*, 33, mais sagement non adopté par lui. Pour la forme ionienne, comparer ξεῖνος, non ξέννος, chez Pindare. O. Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, Napoli 1964, 101, défend, comme étant la forme doriennne, κενεῶν, qu'il croit être une correction de « Madwig ».

<sup>136</sup> Plutôt que « pour une subsistance misérable ». Les deux interprétations sont possibles (cf. Bossler, *De praepositionum usu*, 58). L'aliénation que cause le travail physique destiné à satisfaire les besoins vitaux directement ou par l'intermédiaire d'un salaire en espèces préoccupe, c'est digne de remarque, Pindare : voir Liberman, « L'elogio pindarico », 160, à propos de fr. 123.7 Maehler, ἢ περὶ χρήμασι μοχθίζει βιαίως, vers trop souvent mal entendu.

<sup>137</sup> Sur le sens de εὐορκίαις, voir Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina*, 53.

ceux des dieux qui sont honorés ». Les mots τιμίους θεῶν désignent, explique Catenacci<sup>138</sup>, non « ceux qui sont honorés par les dieux »<sup>139</sup> mais « les dieux qui sont honorés », Hadès et Perséphone. Mais ne sont-ce pas plutôt les justes qu'il s'agit d'honorer, en leur conférant le privilège de couler des jours heureux « chez les dieux » et toutes les prérogatives associées ? C'est ce que nous paraît corroborer un document exceptionnel, la stèle funéraire attique de la nourrice Mélitta (vers 330-320 av. J.-C.) : *CEG* (2) 571.6-7 Hansen, οἶδα δὲ σοὶ ὅτι κατὰ γῆς, εἶπερ χρηστοῖς γέρας ἐστίν, | πρώτει σοὶ τιμαί, τίτθη, παρὰ Φερσεφόνοι Πλούτωνί τε κεῖνται<sup>140</sup>. Le nominatif τίμιοι sera devenu (c'était virtuellement inévitable) un datif sous l'influence de παρὰ. Cette préposition, qui perd son régime, doit en retrouver un, qui ne peut guère être que θεοῖς : παρὰ μὲν τίμιοι θεοῖς<sup>141</sup> οἵτινες ἔχαιρον εὐδοκίαις ἄδακρυν νέμονται αἰῶνα, « tous ceux qui trouvaient leur joie dans des modes d'action où la tromperie n'a aucune part coulent, honorés, chez les dieux, une existence exempte de larmes ». Les justes vont « an einen nicht näher bezeichneten Ort 'bei Hades und Persephone' »<sup>142</sup>. Pour l'intercalation très idiomatique d'un substantif entre la préposition et son régime, comparer *P.* 4.239-40, πρὸς δ' ἐταῖροι καρτερὸν ἄνδρα φίλας | ὄργον χεῖρας<sup>143</sup>. Nous croyons enfin que, dans l'évocation de l'humble sort évité par les justes, οὐ χθόνα ταράσσοντες ἐν χερὸς ἀκμᾶ οὐδὲ πόντιον ὕδωρ, le mot ταράσσοντες est une faute pour χαράσσοντες<sup>144</sup>, correction naturellement plusieurs fois proposée, de 1786 (F. Gedike) à 1932 (B. Lavagnini). Le verbe, qui se lit en *P.* 1.28, est très approprié aux deux éléments<sup>145</sup> et produit une magnifique allitération et harmonie imitative, χθόνα χαράσσοντες ἐν χερὸς ἀκμᾶ, tout à fait dans les cordes de la lyre pindarique : cf. *N.* 9.32-3, (...) καὶ κτεάνων ψυχὰς ἔχοντες κρέσσονας | ἄνδρες, (...) αἰδῶς γὰρ ὑπὸ κρύφα κέρδει κλέπτεται « des hommes (...) et dotés d'un cœur propre à vaincre l'attrait de la richesse, (...) car le sens de l'honneur se voit subrepticement

<sup>138</sup> *Olimpiche*, 404.

<sup>139</sup> « Grammatisch unmöglich » prononce Norden, *Aeneis Buch VI*, 37 n. 1, à bon droit.

<sup>140</sup> Voir aussi *Orphica* fr. 485F.6 Bern., οἶνον ἔχεις εὐδαίμονα τιμήν, avec les remarques de l'éditeur A. Bernabé, *Poetae epici Graeci. Testimonia et fragmenta*, II 2, München-Leipzig 2005, 50 ; C.C. Tsagalis, *Inscribing Sorrow : Fourth-Century Attic Funerary Epigrams*, Berlin-New York 2008, 106-7.

<sup>141</sup> Dans son édition de Leipzig 1820, I, 26, Thiersch suggère en note παρὰ μὲν τίμιοι θεῶν et traduit « von den Unsterblichen geehrt ». Il est vrai que θεοῖς est une correction supplémentaire, mais ce « défaut » est amplement compensé par la supériorité manifeste de παρὰ θεοῖς par rapport à παρὰ θεῶν, qui suppose un usage de la préposition non pindarique et, si l'on considère παρὰ θεῶν τίμιοι, d'une grécité non irrécusable.

<sup>142</sup> Norden, 19 n. 2, corrigeant « in das Elysium » de la première édition.

<sup>143</sup> Voir Bossler, *De praepositionum usu*, 76-7 ; Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode*, 326.

<sup>144</sup> Pour la confusion, voir Sophocle fr. 684.2-3 Radt, οὐδ' αὖ γυναικάς, ἀλλὰ καὶ θεῶν ἄνω | ψυχὰς (ἔρωσ) ταράσσει (ταράσσει Clément d'Alexandrie / χαράσσει Stobée).

<sup>145</sup> Voir *TGL* IX 1318-19 ; *LSJ* s. v. χαράσσω II ; *Anth. Pal.*, 6.238.3-4 (Apollonidès), ἀλλ' ἀρότρω βραχύβωλον ἐπικνίζοντι χαράσσω | χέρσον ; *Arg. Orph.*, 371-2, Τῖφος δ' ἀμπαύσας δισσῆς οἴηα χαιρός | τυτθὸν ὑπειρεψήσιν ἐκέλετο κύμα χαράσσειν.

subtiliser par l'appât du gain » ; fr. 124.6-7 Maehler, *πελάγει δ' ἐν πολυχρύσοιο πλούτου | πάντες ἴσα νέομεν ψευδῆ*<sup>146</sup> *πρὸς ἄκταν*, « dans une mer d'opulence et d'or tous sans distinction nous nageons vers un rivage imaginaire ».

O. 2.72-74

..... ἄνθεμα δὲ χρυσοῦ φλέγει  
 (τὰ μὲν χερσόθεν ἀπ' ἀγλαῶν δενδρέων, ὕδωρ δ' ἄλλα φέρβει),  
 ὄρμοισι τῶν χέρας ἀναπλέκοντι καὶ στεφάνους

« Des fleurs d'or répandent l'éclat des flammes — les unes, sur la terre ferme, accrochés à des arbres coruscants, d'autres baignent dans l'eau qui les nourrit — ; de guirlandes tressées avec ces fleurs ils ceignent leurs bras et leurs couronnes ». Une traduction honnête (car les traducteurs ne reculent devant aucun subterfuge pour éliminer la déféctuosité par trop voyante) montre la difficulté du vis-à-vis de *χέρας* et de *στεφάνους*<sup>147</sup> et suggère irrésistiblement que *στεφάνους* tient lieu d'un mot qui soit le symétrique de *χέρας* (le lecteur qui n'a pas encore deviné ce mot le connaîtra bientôt). Schroeder, hélas !, a mis tout le poids de son autorité et un enthousiasme malheureux à défendre l'« énallage » ou *zeugma* que, avec l'impavéité audacieuse d'une certaine scholiographie antique et médiévale grecque et latine, la scholie 135c allègue pour défendre *στεφάνους* : « en nova quaedam antiptosis ὄρμοισι — στεφάνους », s'écrit Schroeder. Donc Pindare a écrit la lapalissade ὄρμοισι τῶν... ἀναπλέκοντι... στεφάνους ? Nous croyons que la réalité est tout autre. Une ancienne glose de ὄρμοισι, à savoir *στεφάνοις*, a pu causer la substitution de *στεφάνους* au mot que nous attendons. C'est qu'en effet la tradition manuscrite (« v. l. in ζ ? », se demande Gentili) garde la trace d'une variante *στεφάνοις*, explication de ὄρμοισι qui a, soupçonnons-nous, fini par prendre la place du mot original en épousant le cas de celui-ci. Au vers 6.665 de l'*Énéide*, « omnibus his niuea cinguntur tempora uitta », Norden<sup>148</sup> append la remarque suivante : « Das Motiv, daß den Seligen eine Binde (*ταινία*) ums Haupt geschlungen wird, steht in gleichem Zusammenhang bei Aristeides im Epitaphios (or. 32, 34 = vol. II 225, 22 Keil), möglicherweise nach einem pindarischen Threnos (Cerde). Die Binde schmückt das Haupt, weil sie beim Gelage sind ». Qui sait si par οἱ Πινδάρου λόγοι (καὶ Πλάτωνος καὶ παντὸς τοῦ περὶ Ἀλέξανδρον

<sup>146</sup> Liberman, « L'elogio pindarico », 164, suggère de lire *ψυδρὰν πρὸς ἄκταν*.

<sup>147</sup> Contreposer *I*. 1.65, ἔτι καὶ Πυθῶθεν Ὀλυμπιάδων τ' ἐξαίρετοις Ἀλφροῦ ἔρνεσι φράζει χεῖρα. Quels que soient les sens de φράζει et de χεῖρα / χέρας, la confrontation des deux passages infirme l'observation souvent répétée de Dissen (*Briefwechsel zwischen August Böckh und Ludolf Dissen Pindar und anderes betreffend*, 156), « sive (...) de comissione in ipsi ludorum locis cogites, sive de pompa in patria urbe, victores caput opinor coronati incedebant, non manu ferentes coronam. Nec in conviviis manu tenebant coronam, sed caput habebant coronatum ». Voir, malgré l'absence de discussion des deux passages de Pindare, M. Blech, *Studien zum Kranz bei den Griechen*, Berlin-New York 1982, 123, 167, 219, 289, 347, 350-1.

<sup>148</sup> *Aeneis Buch VI*, 300.

ἐργαστηρίου καὶ διατριβαί τινές εἰσι τῶν ἐν Ἄιδου) et par ταινιούντων, ἀναδούντων (cf. ἀναπλέκοντι chez Pindare), Élius Aristide<sup>149</sup> ne pensait pas au passage de la deuxième *Olympique* qui nous intéresse, avant que στεφάνους n'eût pris la place de κροτάφους ? De Pauw<sup>150</sup> invoque en faveur de sa conjecture κεφαλᾶς une scholie « récente » (I, 134, 11-13 Abel), ἀφ' ὧν ἀναπλέκουσι τὰς χεῖρας ἐν ὄρμοις καὶ ἐν στεφάνοις, τὰς ἑαυτῶν κεφαλᾶς δηλονότι. Mais là κεφαλᾶς est un artifice de paraphraste, non un élément traditionnel. Le « tempora » de Virgile — inspiré par Pindare « ante corruptionem » ? — nous fait préférer κροτάφους. Rapprocher par exemple Euphorion fr. 107.5 Lightfoot, ἐξόττε πυκνὰ σέλινα κατὰ κροτάφων ἐβάλλοντο (étimologie de la collation d'une couronne d'ache aux athlètes vainqueurs aux concours Isthmiques) ; *Anth. Pal.*, 11.168.3 (Antiphanès), κοῦτε πιών οὔτ' ἄνθος ἐπὶ κροτάφοις ἀναδήσας (cf. ἀναδούντων chez Élius Aristide)<sup>151</sup>. Les bribes d'un dithyrambe de Pindare (fr. 70c.8-9 Maehler) présente le seul mot κρόταφον dans une ligne qui suit πλόκον σ[τερά]νων κισσίνων, « tresse de couronnes de lierre »<sup>152</sup>. Il a dû arriver à plus d'un lecteur attentif de Pindare de restituer « inter legendum » κροτάφους. Le répertoire de Gerber ne nomme que Karsten<sup>153</sup>. Cette correction, que l'on cite parfois, figurerait avantageusement dans le texte de Pindare<sup>154</sup> : elle lui correspond autant que στεφάνους correspond à un scholiaste.

### O. 2.95-100

..... ἀλλ' αἶνον ἐπέβα κόρος	95
οὐ δίκᾳ συναντόμενος, ἀλλὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν	
τὸ λαλαγήσαι θέλει κρυφὸν τιθέμεν ἐσλῶν καλοῖς	
ἔργοις· ἐπεὶ ψάμμος ἀριθμὸν περιπέφευγεν	
καὶ κείνος ὅσα χάρματ' ἄλλοις ἔθηκεν	
τίς ἂν φράσαι δύναίτο;	100

97 θέλει Wilamowitz : θέλων codd. | κρυφὸν Aristarchus : κρύφιόν codd.  
 | τιθέμεν Hermann : τε θέμεν codd. | ἐσλῶν καλοῖς Aristarchus : ἐσ(θ)λὸν  
 (ἐλὼν A) κακοῖς codd. || 98 περιπέφευγεν] περιφεύγει A<sup>155</sup>.

<sup>149</sup> Mme Cannatà Fera, *Pindarus. Threnorum fragmenta*, Roma 1990, 181, évoque le passage d'Aristide (spécialement διατριβαί τινές εἰσι τῶν ἐν Ἄιδου) à propos de son fr. 58ab = fr. 129-30 Maehler et sans lien avec les vers de la deuxième *Olympique* que nous étudions.

<sup>150</sup> J.C. de Pauw, *Notae in Pindari Olympia etc.*, Utrecht 1747, 16.

<sup>151</sup> Voir Blech, *Studien zum Kranz bei den Griechen*, 72 et 74.

<sup>152</sup> Voir M.J.H. van der Weiden, *The Dithyrambs of Pindar*, Amsterdam 1991, 116 et S. Lavecchia, *Pindari dithyramborum fragmenta*, Roma 2000, 222 (« il termine non è altrove attestato in Pindaro »). Le singulier est réputé très rare au sens de « tempe », mais le contexte semble imposer ce sens ici.

<sup>153</sup> S. Karsten, *Specimen litterarum quo continentur tria Pindari carmina etc.*, Utrecht 1825, 38. Il allègue *anacreontica*, 42.5-6 West, στεφανίσκου δ' ὑακίνθων | κροτάφοισιν ἀμφιπέξας.

<sup>154</sup> J.B. Hall, dans son édition critique des *Silves* de Stace (Cambridge 2021), accepte la correction que Liberman propose dans son édition de 2010, « tempora » pour « carmina », en 4.5.22-4, « hic mea tempora | regina bellorum uirago | Caesareo redimiuit (peramauit ms. : corr. Baehrens) auro ».

<sup>155</sup> Nous adaptons l'apparat de Snell-Maehler.



« Mais l'excès (dans la critique) exerce son emprise sur l'éloge à chaque fois que le premier ne se rencontre pas avec le vrai<sup>156</sup> mais<sup>157</sup> que, du fait de fous, la prolixité, comme de coutume<sup>158</sup>, relègue dans l'ombre les belles actions des justes<sup>159</sup>. <C'est précisément le cas s'agissant de Théron,><sup>160</sup> car le sable échappe au calcul et qui pourrait énumérer tous les services<sup>161</sup> dont lui, Théron, a gratifié les autres ?<sup>162</sup> ». Nous considérons qu'Aristarque et Wilamowitz<sup>163</sup>, à qui est dû le seul θέλει, sont probablement parvenus à retrouver les mots de Pindare. On ne s'en avise que quand on saisit la construction du passage. Race lit αἴνον ἐπέβα κόρος οὐ δίκαια συναντόμενος, ἀλλὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν, τὸ λαλαγήσαι θέλων κρυφόν<sup>164</sup> τε θέμεν ἐσλῶν καλοῖς ἔργοις, « upon praise comes tedious excess, which does not keep to just limits, but at the instigation of greedy men is eager to prattle on and obscure noble men's good deeds ». Mais le syntagme κόρος τὸ λαλαγήσαι θέλων, « l'excès qui veut (?) bavarder avec prolixité », est improbable. Pindare ne construit pas θέλω avec l'infinitif articulaire en fonction de COD<sup>165</sup>, τὸ

<sup>156</sup> Comparer *N.* 8.40-2, αἴσσει δ' ἀρετά, χλωραῖς ἐέρσαις ὡς ὅτε δένδρεον, <αἴνοις> | <έν> σοφοῖς ἀνδρῶν ἀερθεῖς' ἐν δικάοις τε πρὸς ὑγρόν | αἰθέρα, « elle prend son essor, l'excellence, comme un arbre au moyen des gouttes de rosée vitalisantes, quand elle est rehaussée des éloges à la fois artistes et justes des hommes, vers l'éther plastique ». Nous lisons comme Wilamowitz, *Pindaros*, 408 n. 1, et Snell-Maehler, à ceci près que nous complons avec αἴνοις le vide créé par le transfert de ἄσσει au début du vers en substitution de la glose αὔξεται, qui introduit une impureté dommageable (cf. F. Vogt, *De metris Pindari quaestiones tres*, Strasbourg 1880, 68-70). Avec αἴνοις nous croyons améliorer αἴνω de Bergk, *Pindari carmina*, Leipzig 1878<sup>4</sup>, 299, qui allègue ce en quoi il voit un souvenir de Pindare chez Clément d'Alexandrie, ἀρετὰ γὰρ ἐπαινεομένα δένδρον ὡς ἀέξεται, et qui forme le fr. 56 Maehler de Bacchylide (« fragmenta dubia ») ; comparer Horace, *carm.*, 1.12.45-6, « Crescit occulto uelut arbor aevo | fama (nominatif) Marcelli<s> » (corr. Peerlkamp).

<sup>157</sup> Seul exemple chez Pindare, à notre connaissance, de la succession à bref intervalle de deux occurrences de ἀλλά. Dindorf, *Lexicon Sophocleum*, 19A, relève cette succession quand la proposition introduite par la première occurrence de ἀλλά est négative. Ici, il y a bien une négation, mais elle porte sur le participe.

<sup>158</sup> Nous entendons par θέλει « solet ». Ainsi Wilamowitz, *Pindaros*, 495. L'exégèse récente ne tient pas compte de cette explication.

<sup>159</sup> Comparer *N.* 8.34, (πάφρασις) ἃ τὸ μὲν λαμπρὸν βιάται, τῶν δ' ἀφάντων κῦδος ἀντείνει σαθρόν, « (le verbe trompeur), qui fait violence à ce qui brille et élève la gloire pourrie de l'obscurité ». Une faute par persévérance due à ἀντέταται (v. 25) a peut-être remplacé par ἀντείνει le verbe ἀλδαίνει « fortifie ».

<sup>160</sup> Nous retrouvons au v. 98 l'ἐπεῖ « elliptique » relevé en *O.* 1.26 : là comme ici nous mettons la ponctuation (point-virgule) en accord avec ce caractère « elliptique ».

<sup>161</sup> Pour ce sens, voir la discussion de *O.* 7.48 dans notre observation sur *O.* 13.16-17.

<sup>162</sup> Barrett, *Greek Lyric*, 56, parle, à propos de ce passage, de « comparaison paratactique » : « the sand is beyond numbering ; and the joys that he has given to others — who can tell their tale ? ».

<sup>163</sup> *Pindaros*, 494-5.

<sup>164</sup> Gentili garde le texte transmis, qui est non métrique (κρυφόν τε θέμεν compte une syllabe de trop et la dipodie iambique qui en résulte, ~ ~ ~ ~ ~, viole la responsion) et n'offre pas de sens satisfaisant (« la sazieta (...) che ad opera di uomini insensati vuole il ciarlare e nascondere il bene con azioni malvagie »).

<sup>165</sup> Voir Wackernagel, *Lectures on Syntax, Edited with Notes and Bibliography by D. Langslow*, Oxford 2009, 340. Il envisage à tort que notre passage puisse faire exception à la règle valant pour Hésiode et les poètes lyriques (« only in the nominative »).

λαλαγήσαι κρυφόν τε θέμεν. Il est certain que τὸ λαλαγήσαι est le sujet du verbe θέλω, que θέμεν complète θέλω et doit devenir τιθέμεν, car la construction bien entendue ne laisse aucune place à τε. Nous regrettons que Snell-Maehler préférèrent θέλον (Corpora) à θέλει<sup>166</sup> : la place de la négation οὐ (après κόρος !) rend au moins très gauche l'opposition οὐ κόρος δίκᾳ συναντόμενος ἀλλὰ τὸ λαλαγήσαι θέλον κρυφόν τιθέμεν ἐσλῶν καλοῖς ἔργοις. En réalité, l'opposition est entre οὐ δίκᾳ συναντόμενος et ce qui eût été θέλων κρυφόν τιθέμεν ἐσλῶν καλοῖς ἔργοις, si ἀλλὰ ne s'accompagnait d'une anacoluthie tout à fait idiomatique<sup>167</sup> au terme de laquelle il introduit une nouvelle proposition. Cette dernière n'est pas sur le même plan grammatical que δίκᾳ συναντόμενος mais comprend un verbe conjugué à un mode personnel, en l'occurrence pourvu d'un sujet, τὸ λαλαγήσαι, qui exprime une idée voisine de celle de κόρος. On rencontre la même anacoluthie dans un passage précédent que nous avons étudié, οὐ χθόνα ταράσσοντες ἐν χερὸς ἀκμᾷ οὐδὲ πόντιον ὕδωρ κεινὰν παρὰ δίαιταν, ἀλλὰ παρὰ μὲν τιμίους θεῶν οἴτινες ἔχαρον εὐορκίας ἄδακρυν νέμονται αἰῶνα (O. 2.63-7).

#### O. 6.9-11

..... ἀκίνδουνοι δ' ἄρεταί  
οὔτε παρ' ἀνδράσιν οὔτ' ἐν ναυσὶ κοίλαις  
τίμιαι· 10

« Ni chez les hommes ni sur les nefs creuses les réussites obtenues sans risque ne sont honorées ». Par οὔτε παρ' ἀνδράσιν οὔτ' ἐν ναυσὶ κοίλαις Pindare aurait censément exprimé une opposition voisine de celle que rend ἐπὶ χθόνα καὶ διὰ πόντον dans I. 4.41-2, καὶ πάγκαρπον ἐπὶ χθόνα καὶ διὰ πόντον βέβακεν | ἐργμάτων ἀκτὶς καλῶν ἄσβεστος αἰεὶ, « à jamais inextinguible est le rayon que les nobles actions étendent et sur la terre qui produit tout fruit et sur la mer »<sup>168</sup>.

<sup>166</sup> Un rapporteur recommande le texte, qui conserve θέλων, et l'exégèse de M. M. Willcock, *Pindar, Victory Odes, Olympians 2, 7, 11 ; Nemeans 4 ; Isthmians 3, 4, 7*, Cambridge 1995, 53 et 165-6 : ἀλλ' αἶνον ἐπέβα κόρος οὐ δίκᾳ συναντόμενος, ἀλλὰ μάργων ὑπ' ἀνδρῶν, τὸ λαλαγήσαι θέλων κρυφόν τιθέμεν ἐσλῶν καλοῖς ἔργοις, « But disapproval overtakes praise, not meeting it fairly, but coming from ill-disciplined men ; it has a wish to place irrelevant chatter as a block on the memory of the noble deeds of the good ». La phraséologie du grec nous paraît problématique : la séquence μάργων ὑπ' ἀνδρῶν est rapportée non à ce qui suit, comme le suggère le mouvement de la phrase, mais à ce qui précède, par le seul artifice moderne de la ponctuation.

<sup>167</sup> Voir E. Lübbert, *De elocutione Pindari*, Halle 1853, 19 ; R.C. Jebb, *Sophocles. The Plays and Fragments II. The Oedipus Coloneus*, Cambridge 1889, 63 au v. 351 ; E.F. Poppo, *Betantii Lexici Thucydidei Supplementum I.*, Frankfurt am Oder 1845, s. v. ἀλλὰ I.1, 2-3. Il remarque que l'anacoluthie peut s'accompagner d'un changement de sujet, comme c'est le cas dans le passage de Pindare qui nous occupe.

<sup>168</sup> Sur ce passage, voir West, « Pindar as a Man of Letters », dans D. Obbink, R. Rutherford, eds., *Culture in Pieces. Essays on Ancient Texts in Honour of Peter Parsons*, Oxford 2011, 52 (= West, *Hellenica*, Oxford 2013, II, 131-2). Pour l'expression polaire du type « nauibus aut equis », voir R.G.M. Nisbet, M. Hubbard, *A Commentary on Horace : Odes Book 1*, Oxford 1970, 85, à *Carm.*, 1.63.

Hutchinson<sup>169</sup> justifie ἐν ναυσὶ κοίλαις par « an oblique reference to the battle of Cumae, or, less plausibly, miscellaneous naval battles » et, après tant d'autres et avant l'auteur du commentaire le plus récent de l'ode entière, Adorjani<sup>170</sup>, il rapproche de ἀνδράσιν *hymn. hom. in Apollinem*, 140-2, Αὐτὸς δ' ἀργυρότοξε ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἄπολλον, | ἄλλοτε μὲν τ' ἐπὶ Κύνθου ἐβήσαιο παιπαλόεντος, | ἄλλοτε δ' ἂν νήσους τε καὶ ἀνέρας ἠλάσκαζες, « You yourself, lord Silverbow, far-shooting Apollo, went sometimes on rugged Cynthus, and sometimes you roamed the islands and the world of men » (trad. West). Richardson<sup>171</sup> explique νήσους τε καὶ ἀνέρας par « islands and mankind elsewhere » et estime que la locution dit la même chose que ἡμὲν ἂν' ἤπειρον πορτιτρόφον ἠδ' ἂνὰ νήσους (v. 21) ou νήσων ἠπείρου τε (v. 138). Richardson semble avoir raison : ἀνέρας ne signifie pas par lui-même « le continent » mais, joint à νήσους par τε καί, « et les autres endroits où habitent les hommes ». De surcroît, s'agissant du passage de Pindare, tant s'en faut que les oppositions terre / mer et « chez les hommes » / « sur les nefes creuses » se superposent que la seconde opposition s'auto-détruit, puisque sur les nefes il y a des hommes — notamment des combattants, si l'on suit Hutchinson et Adorjani. Nous tenons pour abusif le rendu d'Adorjani « weder bei Fußsoldaten, noch bei Schiffen » et plus que douteuse nous paraît l'idée que Pindare a écrit par désir de dissymétrie ἀνδράσιν à la place d'un mot signifiant « Streitwagen », pendant attendu, selon Adorjani, de ναυσί, comme en *I. 5.5*, νᾶες ἐν πόντῳ καὶ <ύφ'> ἄρμασιν ἵπποι, « les nefes marines et les chars de chevaux attelés ». Le passage qui nous occupe est, selon toute apparence, altéré. Le datif ἀνδράσι(v) se rapportait primitivement, pensons-nous, à τίμια, « honorées par les hommes », selon la construction normale de l'adjectif τίμιος<sup>172</sup> et conformément à la tendance pindarique à circonscrire explicitement à l'humanité la donnée morale, psychologique, sociale qui la caractérise. Rapprocher, parmi de nombreux exemples, fr. 94a.6-10 Maehler, τιμαὶ δὲ βροτοῖσι κεκριμέναι | παντὶ δ' ἐπὶ φθόνοσ ἀνδρὶ κεῖται | ἀρετᾶς, ὁ δὲ μηδὲν ἔχων ὑπὸ σιγᾷ μελαίνα κᾶρα κέκρυπται, « il est pour les mortels des avantages déterminés (en fonction de chacun), mais au dessus de tout homme est suspendue la jalousie attachée à la réussite ; c'est celui qui n'a rien qui a la tête cachée sous un noir silence » ; *P. 1.81-2*, καιρὸν εἰ φθέγγαιο, πολλῶν πείρατα συντανύσας | ἐν βραχεῖ, μείων ἔπεται μῶμος ἀνθρώπων, « si tu parles avec à-propos, en rassemblant les fils tendus de beaucoup de sujets succinctement, moindre s'ensuit le blâme des hommes » ; *P. 4.286*, ὁ γὰρ καιρὸς πρὸς ἀνθρώπων βραχὺ μέτρον ἔχει, « car le moment favorable, du côté des hommes, a une durée brève » ; *P. 12.28-9*, εἰ δὲ τις ὄλβος ἐν ἀνθρώποισιν, ἄνευ καμάτου | οὐ φαίνεται, « s'il est quelque félicité chez les hommes, sans souffrance

<sup>169</sup> G. Hutchinson, *Greek Lyric Poetry, A Commentary on Selected Larger Pieces*, Oxford 2001, 381.

<sup>170</sup> Z. Adorjani, *Pindars sechste olympische Siegesode*, Leiden-Boston 2014, 133.

<sup>171</sup> N. Richardson, *Three Homeric Hymns, To Apollo, Hermes, and Aphrodite*, Cambridge 2010, 104.

<sup>172</sup> Voir par exemple *hymn. hom. in Apollinem*, 482-3, νηὸν | ἔξετ' ἐμὸν πᾶσιν μάλα τίμιον ἀνθρώποισι.

elle n'apparaît pas »<sup>173</sup>. Il n'est pas difficile de trouver le pendant de ἐν ναυσί, rencontré ci-dessus en *O.* 2.73<sup>174</sup> : (ἀκίνδυνοι δ' ἀρεταί) ἀνδράσι χερσόθεν οὐτ' ἐν ναυσί κοίλαις (τίμμαι), « ni sur la terre ferme<sup>175</sup> ni sur les nefs creuses (les réussites obtenues sans risque ne sont honorées) par les hommes ». L'expression est pindarique et idiomatique : suppression du premier membre du balancement οὐτ(ε)... οὐτ(ε)<sup>176</sup>, comme dans *P.* 10.29, ναυσί δ' οὐτε πεζὸς ἰών, « en bateau ni en allant à pied », et dissymétrie χερσόθεν / ἐν ναυσί (cf. ναυσί / πεζὸς ἰών). Le point de départ de la corruption a pu être la restitution fautive du premier terme du balancement, οὐτε, et l'ajout fourvoyé d'une préposition présumée manquer : οὐτε παρ' ἀνδράσιν, syntagme qui rendait χερσόθεν superflu. C'est ainsi, présumons-nous, qu'on est passé d'une impeccable diction pindarique à une phraséologie grammaticalement banale mais problématique du point de vue du sens.

#### O. 6.15-16

ἐπτά δ' ἔπειτα πυρᾶν νεκρῶν τελεσθέντων Ταλαϊονίδας 15  
εἶπεν ἐν Θήβαισι τοιοῦτόν τι ἔπος·

« Ensuite, les sept bûchers funéraires ayant été consacrés, voici à peu près ce qu'Adraste dit devant Thèbes ». Snell-Maehler et Race mentionnent νεκροῖς (Wilamowitz) et Adorjáni lit τελεσθεισῶν (Wilamowitz, améliorant τελεσθεισῶν de

<sup>173</sup> Adorjáni, *Pindars*, 132, rapproche ἀρεταί τίμμαι et τιμῶντες ἀρετάς (v. 72, dans un passage que nous étudierons), mais, si les mots sont semblables, le sens est différent : τιμῶντες signifie « honorer les ἀρεταί en les cultivant, en les pratiquant », latin « colentes ».

<sup>174</sup> Voir aussi *N.* 9.42-3, τὰ δ' ἄλλαις ἀμέραις | πολλὰ μὲν ἐν κονίᾳ χέρσῳ, τὰ δὲ γείτοني πόντῳ φάσομαι, « je dirai ses exploits (guerriers) accomplis d'autres jours, les uns, nombreux, sur la terre poudreuse, les autres sur la mer avoisinante ».

<sup>175</sup> Un rapporteur nous objecte que χερσόθεν signifie non « sur la terre ferme » mais « from dry land » et donc ne convient pas au passage. C'est cependant un fait incontestable que les adverbes de lieu en -θεν ne répondent pas toujours à la question « unde » mais parfois à la question « ubi » : voir T.L.F. Tafel, *Dilucidationum Pindaricarum volumina duo*, I, Berlin 1824, 140-1 ; A. Kolbe, *De suffixi -θεν usu homerico commentatio*, Greifswald 1863, 24-7, 29-30, 53-4 et 55-6 ; E. Friese, *De casuum singulari apud Pindarum usu*, Berlin 1866, 67 ; K. Lehrs, *De Aristarchi studiis Homericis*, Leipzig 1882<sup>3</sup>, 135-6 ; M. Lejeune, *Les adverbes grecs en -θεν*, Bordeaux 1939, 176-8, 244-8, 320 et 330-1, 340, 342-3 et 403 ; E. Fraenkel (Oxford, 1962<sup>2</sup>, II, 4) à Eschyle, *Ag.*, 3, ἄγκαθεν. F. Bopp, *Vergleichende Grammatik*<sup>2</sup>, II, Berlin 1859, 244 (= *Grammaire comparée*<sup>2</sup>, trad. M. Bréal, II, Paris 1875, 411), constate la même altération du sens ablatif dans le grec ἐντός (cf. latin « intus »), dont le suffixe a, selon lui, la même origine que -θεν, et dans le sanscrit « -tas ». Nous prenons χερσόθεν en *O.* 2.73 au sens de « sur la terre ferme » (cf. l'exposé des deux interprétations possibles chez Tafel, 116-17 ; Lejeune, 176, n'envisage que le sens ablatif, sans examiner le passage). Comparer par exemple ἀμφοτέρωθεν « on both sides » dans *P.* 1.6, ὠκείαν πτέρυγ' ἀμφοτέρωθεν χαλάζας, « (l'aigle) qui relâche des deux côtés son aile rapide » ; ὑπόθεν prépositionnel « au dessus de » en *O.* 3.12. Si le sens ablatif de -θεν est primitif, comme Lejeune pense l'avoir montré contre Pott (*Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, I, 274-84), H. Osthoff (*Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen*, Strasbourg 1884, 332-3) et G.N. Hatzidakis (« Über die Bedeutungsentwicklung des lokalen Suffixes -θεν », *Glotta* 2, 1910, 113-18), on sera, pensons-nous, passé au sens locatif par le truchement de « du côté de ».

<sup>176</sup> Voir Liberman, « Petits riens sophocléens : *Œdipe à Colone* », 41 n. 56.

C. de Pauw). Les deux corrections de Wilamowitz sont « scolaires », en ce qu'elles régularisent la phraséologie et la syntaxe, et il ne faut pas oublier que lui-même<sup>177</sup> les rejette comme arbitraires. Nous accepterions le texte transmis en refusant de comprendre « quand les cadavres des sept bûchers eurent été consumés »<sup>178</sup>, ce qui comme nous verrons, fausse le sens de τελεσθέντων au moins et peut-être aussi de ἐπτά πυρᾶν νεκρῶν, et en admettant soit l'utilisation, moins invraisemblable que ne le prétendent des juges inscients ou contempteurs de la grammaire comparée, du masculin à la place du féminin (τελεσθεισῶν)<sup>179</sup> soit l'attraction qu'exerça, dans l'esprit de Pindare, le génitif νεκρῶν dépendant du génitif πυρᾶν sur le participe qui suit immédiatement le second génitif. Ce serait donc un cas exceptionnel d'accord générique par voisinage<sup>180</sup>. Rapprocher l'attraction que représente le type, bien attesté lui, κτεάνων δὲ χρυσὸς αἰδοιέστατος (O. 3.42), « l'or est, de toutes les possessions, la plus respectée » (la conjecture τελεσθεισῶν rejoint peut-être la

<sup>177</sup> Pindaros, 310 n. 3.

<sup>178</sup> Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 284.

<sup>179</sup> Sur le type δρόσοι (fém.) τιθέντες, voir E. Fraenkel (Oxford 1962<sup>2</sup>, II, 283-5) et E. Medda (Roma 2017, II, 334-5) à Eschyle, *Ag.*, 562, ainsi que Barrett (Oxford 1974<sup>4</sup>, 366-8) à Euripide, *Hipp.* 1102-50. Wackernagel, *Lectures on Syntax*, 458, illustre la neutralisation du genre au moyen du passage de Pindare sans citer aucun autre exemple comparable ; Langslow (n. 35) rejette, comme Barrett, l'exemple pindarique mais son affirmation « it is very doubtful whether there are any parallels for the use of a masc. ptc. for fem. » est pour le moins étonnante. Il est bien sûr manifeste que πυρᾶν diffère de δρόσοι, mais γένναν | βλαβέντα (*Ag.* 119-20) peut ou plutôt pourrait être rapproché, si tous acceptaient le texte de cet exemple et l'interprétation qu'il suppose (en leur commentaire de l'*Agamemnon*, Oxford 1957, 79, Denniston et Page jugent γένναν βλαβέντα « intolérable » et considèrent aussi le passage de Pindare comme « certainly corrupt »). Hermann, *Orphica*, Leipzig 1805, 346, cite Nicandre, *Theriaca* 129, ψολόεντος ἐχίδνης ; 329, καταψηθέντος ἀκάνθης ; *Arg. Orph.*, 261, ἐν ὕληντι κολώνη, où, à la différence du passage de Pindare, la substitution du participe féminin ruinerait le mètre. « Fuit sane, remarque non sans profondeur Hermann, 61, haec generum permutatio illorum temporum propria, quum nondum stabilem usum lingua accepisset. Sed deinde ea aetas, quae ad interitum vergebat, obtusum venustatis sensum illecebris quibusdam excitare studens, ad insolentiam et raritatem confugiebat ». Dans l'article avant-gardiste « Geschlecht (grammatisches) » de l'*Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste* de J.S. Ersch et J.G. Gruber, Erste Section, Zweiundsechzigster Theil, Leipzig 1856, 393-460, spéc. 413A, Pott évoque le cas du latin, qui a abandonné la distinction héritée entre le masculin et le féminin au participe présent, et le fait qu'en védique un participe au masculin se rapporte parfois à un substantif féminin. Sur l'ancienneté de ce phénomène et les illustrations qu'en offrent, entre autres, le védique, le grec et le latin (où « nascens [participe masculin !] rosa » est la règle), voir F. Specht, « Zur Bildung der adjektivischen u-Stämme », *Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung* 65, 1938, 193-207, spéc. 203. Selon lui, le type πυρᾶν τελεσθέντων (nous nous servons de cet exemple, que Specht mentionne par ailleurs) est primitif et l'« Übercharakterisierung » consistant dans le recours à une formation féminine pour compléter le substantif féminin est un fait linguistique indo-européen récent.

<sup>180</sup> « If, dit Barrett, *op. cit.*, 367, Pindar wrote τελεσθέντων (as I believe he did) and set it next to νεκρῶν, he did not expect his audience to construe it with πυρᾶν ». Pindare a-t-il jamais eu ce point de vue de grammairien scrupuleux en pensant à la façon dont ses auditeurs le comprendraient ? Nous nous permettons d'en douter. Selon un rapporteur, « Pindar probably wrote πυραῖς (Bornemann, Sitzler, Stone, albeit the idea of the dative derives from Bernhardt) ἔργων, i.e. "Then, when the (funeral) rites had been performed at the seven pyres, the son of Talaos ..." ». Ce datif πυραῖς nous paraît être en l'air.

variante αἰδοιέστατον). C'est aussi, en un sens, l'inverse de l'élégante énallage λευκίπποισι Καδμείων... ἀγυαῖς (P. 9.83), « les rues aux blancs chevaux des Cadméens », pour λευκίππων Καδμείων ἀγυαῖς, « les rues des Cadméens aux blancs chevaux » : là l'épithète est transférée du substantif « régi » au substantif « recteur », ici le participe s'accorde en genre avec le substantif « régi » au lieu du « recteur ». Admettons donc τελεσθέντων. Encore faut-il bien entendre ce mot. Nous le tenons pour l'équivalent de ἀγισθέντων : cf. O. 3.19, πατρὶ μὲν βωμῶν ἀγισθέντων, « les autels ayant été consacrés à son père », avec la scholie « récente » (I, 158.13 Abel) ἀγισθέντων καὶ τελεσθέντων καὶ ἐναγίσματα λαβόντων. Il s'agit ici – Wilamowitz<sup>181</sup> avait raison – des sept chefs, non de leurs troupes, comme on pourrait le croire en invoquant N. 9.24, où les bûchers des sept contingents brûlent<sup>182</sup>. Mais ici (la distinction est capitale), dans cette ode (468) postérieure d'au moins six ans à la neuvième pseudo-Néméenne<sup>183</sup>, ils ne brûlent pas, ils sont seulement « consacrés », autrement dit apprêtés selon le rite, précisément parce que tous les chefs, en particulier Amphiaros (dont Pindare vient d'évoquer l'engloutissement par la terre) n'y gisent pas. Wilamowitz<sup>184</sup> paraît s'égarer en soutenant que pour cette raison il faudrait non le génitif νεκρῶν mais le datif : dans πυρᾶν νεκρῶν (cf. *Ilias* 1.52, αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκρῶν καίοντο θαμειαί ; Euripide, *suppl.*, 1207, ἐπὶ πυρκαϊᾶς νεκρῶν, à propos des Sept) le génitif est « synthétique »<sup>185</sup> et le sens est « sept bûchers funéraires ». Pindare n'inclut pas Adraste parmi les sept chefs<sup>186</sup>.

<sup>181</sup> *Isyllos von Epidauros*, Berlin 1886, 163 n. 3. Les arguments avancés, qui sont très simples, nous paraissent invincibles.

<sup>182</sup> Il s'agit bien des contingents, comme l'admettent Welcker, *Der epische Cyclus*, II, Bonn 1882<sup>2</sup>, 367 (il interprète ainsi également O. 6.15, à tort selon nous), Schroeder, *Pindari carmina*, 114, et Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 91-2 (même position que Welcker). Hutchinson, *Greek Lyric Poetry*, 382, part du principe qu'il est, dans ce passage de la Néméenne IX, question des chefs et non des troupes ; Adorjáni croit à une ambiguïté volontaire de Pindare dans les deux passages et Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 521-2, expose les deux thèses sans trancher. Les vers 21 et suivants décrivent (admirablement) le sort tragique de l'host, ὄμιλος, et des soldats dont les corps engraisent la fumée albescente (λευκανθέα) qui s'élève des bûchers, ἐπὶ γὰρ δαΐσαντο πυραὶ νεογυίουσ | φῶτας, « car sept bûchers consumèrent la jeune membrure de ces hommes » (voir Liberman, « L'éloge pindarico », 136 à fr. 123.12, νεόγυιον ἐς ἦβαν, en ne tenant pas compte de « a proposito dei Sette contre Tebe »). Il y a un bûcher par contingent. Dans la suite immédiate, le poète oppose au sort de tous ces hommes celui d'Amphiaros : si les hommes que consumèrent les sept bûchers étaient les chefs, le poète se contredirait dans la même phrase, puisqu'il manque au moins un chef à un bûcher. De surcroît, ce « Feast of Fire » (Bury, *The Nemean Odes*, 163-4), avec sa poésie macabre, suppose la consommation d'une multitude. Dans son mémoire « Über das Verbrennen der Leichen », J. Grimm, *Kleinere Schriften*, Berlin 1865, II, 223, considère que les sept bûchers placés devant les sept portes de Thèbes et mentionnés par Pindare étaient originellement prévus pour les Thébains tombés au champ d'honneur.

<sup>183</sup> Voir Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 197. Pindare se corrige-t-il en changeant le sens de ἐπὶ πυραὶ ? Pour un autre exemple possible d'« auto-correction auctoriale », voir plus bas notre remarque sur les v. 61-3.

<sup>184</sup> *Pindaros*, 310 n. 3.

<sup>185</sup> Voir les notes critiques de Liberman, *Pindare. Pythiques*, à 3.105 ; 5.113 et 8.97.

<sup>186</sup> Voir Welcker, *Der epische Cyclus*, II, 325, et Schroeder, *Pindari carmina*, 113 *ad loc.*

## O. 6.19

οὔτε δύσῃρις ἐὼν οὔτ' ὧν φιλόνηκος ἄγαν

La tradition manuscrite dite ancienne (« codices ueteres ») a δύσῃρις (amétrique)<sup>187</sup> et φιλόνηκος, forme barbare (il eût fallu \*φιλονηκίης, cf. ἀμφινηκίης) qui fut à juste titre chassée par Cobet<sup>188</sup> d'une grande partie, sinon de toute la littérature grecque antique<sup>189</sup>. C'est la première occurrence de φιλόνηκος dans la littérature grecque, φιλονικία apparaissant au pluriel chez Simonide fr. 256.11 Poltera dans un sens « négatif », [ἀρτί]θαλοι φιλονικίαι, « schwelldendes Verlangen nach Erfolg ». « Not quarrelsome nor one too fond of victory » (Race<sup>190</sup>), « alieno da contese e da ambizioni » (Gentili), « nec contentiosus immo nec nimis studiosus victoriae » et « weder streitsüchtig, noch allzu begierig des Sieges » (Adorjáni). « So ist, explique Adorjáni, δύσῃρις der feindlich Voreingestellte, der dem Sieger seinen Sieg missgönnt, φιλόνηκος der allzu positiv Gesinnte, der auf jeden Fall den Sieg des Adressaten wünscht ». Cette interprétation postule un type d'expression idiomatique, l'expression « polaire »<sup>191</sup>, par exemple ἴτ' ἴτ' ὀπάονες, | οὔτ' ὄντες οἷ τ' ἀπόντες (Sophocle, *Ant.*, 1108-9), manière d'insister sur le premier membre en lui adjoignant un membre opposé qui ne doit pas être pris littéralement. Mais φιλόνηκος « nimis studiosus victoriae » n'est pas le contraire de δύσῃρις « nimis contentiosus » et l'on ne peut pas obtenir à partir de deux mots dont l'un n'est pas le contraire de l'autre une expression « polaire ». Nous revoilà donc avec un laudateur qui fait valoir à l'objet de son éloge qu'il n'est pas « nimis studiosus victoriae » ! Nous ne doutons pas que les traductions que nous avons citées sont fourvoyées et que οὔτε δύσῃρις ἐὼν et οὔτ' ὧν φιλόνηκος ἄγαν exprime une idée au moyen de deux mots unis par οὔτε... οὔτε et dont les sens se rapprochent<sup>192</sup> : l'encomiaste n'est « ni querelleur<sup>193</sup> ni trop ergoteur » (litote pour dire « pas du tout ergoteur ») ; il n'est pas adepte du blâme. Le contraste formel entre δυσ- et φίλ- souligne la même idée en la déclinant de deux façons en apparence antithétiques : comparer Euripide, *Electra*,

<sup>187</sup> Sur δύσῃρις, voir Schulze, *Quaestiones epicae* 68 n. 1, et 207.

<sup>188</sup> *Novae lectiones*, Leiden 1858, 691-2. Voir M. Schanz, *Platonis opera quae feruntur omnia*, VI 1, Leipzig 1882, VII-X ; J.M. Stahl, *Quaestiones grammaticae ad Thucydidem pertinentes*, Leipzig 1886<sup>2</sup>, 39-40.

<sup>189</sup> Adorjáni, *Pindars*, 152-3, croit à l'existence de φιλόνηκος et, s'il l'épargne à Isocrate (1,31, ὀμηλικὸς δ' ἔσει μὴ δύσῃρις ὧν μὴδὲ δυσάρεστος μὴδὲ πρὸς πάντας φιλόνηκος), il l'accorde à Denys d'Halicarnasse et à Plutarque : « Auch Dionysios von Halikarnassos dürfte auf die Stelle angespielt, allerdings φιλόνηκος (,streitsüchtig') gelesen haben (*Thuk.* 2. 17-19 : τὸ φιλόνηκον τοῦτο καὶ δύσῃρι καὶ προσυλακτοῦν εἰκῆ πᾶσιν ἐν παντὶ πεφυλαγμένος τῷ βίῳ), indem er durch eine ähnliche Ich-bezogene πίστις ἐν τῷ ἦθει τοῦ λέγοντος jegliche negative Voreinstellung in allen Bereichen des Lebens in Abrede stellt. Vgl. auch Plu. *de prof. virt.* 9. 80b (τὸ φιλόνηκον καὶ δύσῃρι περὶ τὰς ζητήσεις ὑφέιται) über die ehrliche Haltung des Gelehrten ».

<sup>190</sup> Slater, *Lexicon to Pindar* s. v., explique « victory-loving, aspiring ».

<sup>191</sup> Voir C. Austin, « The girl who said « No » (Sophocles' *Antigone*) », *Eikasmos* 17, 2006, 112-13 (avec bibliographie).

<sup>192</sup> Nous ne craignons pas de comparer v. 51-2, οὔτ' ὧν ἀκοῦσαι | οὔτ' ἰδεῖν εὐχόντο.

<sup>193</sup> Sur le sens spécifique de ἔρις, voir Porzig, *Die Namen für Satzinhalte*, 351.

904, δυσάρεστος ἡμῶν καὶ φιλόψογος πόλις, « nos concitoyens sont difficiles à satisfaire et faciles à la critique ». C'est ce sens que la tradition littéraire a retenu et conservé à l'alliance de δύσερις et de φιλόνομος<sup>194</sup>. La signification dite « négative » de φιλόνομος est identifiée par tous les dictionnaires qui tiennent compte de la réforme opérée par Cobet. Mais, pour notre part, malgré le sentiment opposé de l'éminent éditeur de Platon Martin von Schanz<sup>195</sup>, nous peinons à tirer ce sens de la seule étymologie de φιλόνομος et de la seule idée d'« aimer être victorieux » : on aura, suggérons-nous, spontanément associé νεῖκος à φιλόνομος et le premier mot aura coloré le sens du second<sup>196</sup>. La confusion se sera accrue du jour où la prononciation de la diphtongue et de « iota » long fut la même. L'exégèse pindarique récente se laisse donc, ce semble, égarer par la volonté naïve d'être rigoureusement fidèle à l'étymologie de φιλόνομος. Wilamowitz<sup>197</sup> savait qu'il n'avait pas affaire à un dérivé de νεῖκος<sup>198</sup>, mais il avait raison de rendre « ici bin nicht zänkisch und nicht eben rechthaberisch ».

### O. 6.36

οὐδ' ἔλαθ' Αἴπυτον ἐν παντὶ χρόνῳ κλέπτοισα θεοῖο γόνον.

« Il ne put tout le temps échapper à son tuteur Aipytos qu'Évadné (grosse des œuvres d'Apollon) celait le γόνος du dieu ». Le substantif grec que nous avons laissé tel quel dans la traduction signifie ici non « offspring », « fœtus » ou « Spross » (Adorjáni), mais « Samen » (Wilamowitz<sup>199</sup>), « seme » (Gentili), sens

<sup>194</sup> Ajoutons aux passages que cite Adorjáni Aristote, *Rhet.* 1381A, 85.30-3 Kassel, τοιοῦτοι δ' οἱ εὐκόλοι καὶ μὴ ἐλεγκτικοὶ τῶν ἀμαρτανομένων καὶ μὴ φιλόνομοι μηδὲ δυσέριδες· πάντες γὰρ οἱ τοιοῦτοι μαχητικοί, οἱ δὲ μαχόμενοι τὰναντία φαίνονται βούλεσθαι. Adorjáni est fondé à s'étonner qu'il paraisse à Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, 19, difficile de voir dans Isocrate 1.31 une allusion au passage de Pindare.

<sup>195</sup> *Platonis opera quae feruntur omnia*, Leipzig 1882, VI 1, IX : « cum is qui φιλονικεῖ victoriae cupidus alios superare, se ipsum extollere enitatur, quis est qui neget ex tali studio contentionem, aemulationem, invidiam, rixam emanare ? ». Et de citer, entre autres, *Tim.* 88a, δι' ἐρίδων καὶ φιλονικίας.

<sup>196</sup> Entre νεῖκος et νίκη, d'aucuns supposaient (cf. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 2, Detmold 1867, 11-12, dubitativement) une parenté étymologique, à écarter selon Beekes, *Etymological Dictionary*, 1021-2 (mais « perhaps » 1002 !). On songe à la coloration de μεῖλιχος par μέλι malgré l'absence présumée de lien étymologique réel entre les deux mots (voir Liberman, 164-5, à Stace, *Silvae* 2.1.48).

<sup>197</sup> *Isyllos von Epidauros*, 164.

<sup>198</sup> Dans *N.* 8.24-5, Pindare se plaint de voir la rhétorique mensongère largement récompensée et négligée la valeur dépourvue de talent rhétorique, ἦ τιν' ἄγλωσσον μὲν, ἦτορ δ' ἄλκιμον, λάθρα κατέχει | ἐν λυγρῷ νεῖκει, « assurément l'oubli maintient dans une querelle lugubre celui qui a du courage mais pas de langue ». Que vient faire là νεῖκος ? Nous soupçonnons une faute pour ἐν λυγρῷ κεῦθει, « dans une cachette, un recès lugubre » (cf. *O.* 1.81-4 et Verdenius, *Commentaries on Pindar*, 37 ; 2.95-100 avec notre observation ci-dessus ; *P.* 8.86 et Liberman, *Pindare. Pythiques*, 280 ; *P.* 11.30 et Liberman, 282-3 ; *I.* 8.70 [mais voir Liberman, 162 à *P.* 8.80] ; fr. 94a.6-10 Maehler).

<sup>199</sup> *Isyllos von Epidauros*, 164.



relevé par les lexiques<sup>200</sup>, qui en ignorent la première occurrence, chez Pindare, avant la littérature médicale et en particulier Hippocrate. Le même sens de καρπός échappe aux lexiques, à l'exception du *TGL* V 980A mais dans le domaine végétal uniquement, et aux commentateurs d'Euripide, *Ion* 919-22, μισεῖ σ' ἃ Δᾶλος καὶ δάφνας | ἔρνεα φοίνικα παρ' ἄβροκόμαν, | ἔνθα λοχεύματα σέμν' ἐλοχεύσατο | Λατῶ Δίοισι σε καρποῖς, « ils te haïssent (toi Apollon), Délos et les pousses de laurier jouxtant le palmier à l'élégante chevelure où Létó fit auguste accouchement de toi grâce aux semences de Zeus »<sup>201</sup>.

## O. 6.43-45

ἦλθεν δ' ὑπὸ σπλάγχων φυγὼν ὠδῖν' ἐρατὸν Ἴαμος  
 ἐς φάος αὐτίκα. τὸν μὲν κνιζομένα  
 λεῖπε χαμαί· (...)

45

43 φυγὼν ὠδῖν' ἐρατὸν Schulze : ὑπ' ὠδῖνός τ' ἐρατᾶς testes  
 omnes, nisi quod τ' omisit A.

« Il sortit de sous les entrailles de sa mère Évadné, fuyant le travail d'accouchement, Iamos, pour parvenir à la désirable lumière du jour, sans perdre un instant. Et elle de le laisser, affectée (?), à même le sol ». Il vaut la peine de mettre ici dans le texte la géniale correction de Schulze<sup>202</sup>, en partie fondée sur le parallèle très frappant de *N.* 1.35-6, σπλάγχων ὑποματέρος αὐτίκα θαητὰν ἐς αἴγλαν παῖς Διός | ὠδῖνα φεύγων διδύμῳ σὺν κασιγνήτῳ μόλεν<sup>203</sup>, pour la rappeler au souvenir des spécialistes de Pindare, puisqu'aucun éditeur ou commentateur depuis Schroeder ne daigne seulement la mentionner. Le texte transmis, « il sortit de sous les entrailles et de sous un accouchement aimable, Iamos, pour arriver à la lumière, sans perdre un instant », présente, avec ὑπὸ σπλάγχων ὑπ' ὠδῖνός τ' ἐρατᾶς, une phraséologie

<sup>200</sup> Voir par exemple *DGE* s. v. γόνος B I 1 « semen, esperma ».

<sup>201</sup> Voir G. Liberman, « La critique du texte des *Héroïdes* », dans L. Rivero, J.A. Estévez etc., eds., *Vivam! Studies on Ovid's Poetry*, Huelva 2018, 64-5. G. Martin, *Euripides, Ion. Edition and Commentary*, Berlin-Boston 2018, 379, et J.C. Gibert, *Euripides, Ion*, Cambridge 2019, 267, ignorent eux aussi ce sens de καρπός et, avec J. Diggle (« OCT », 1981) remplacent καρποῖς par κάποις (Kirchhoff), mais le datif locatif après φοίνικα παρ' ἄβροκόμαν, ἔνθα... n'est pas du meilleur effet. Dans son édition commentée de l'*Ion* (Berlin 1926), Wilamowitz était, si nous ne nous abusons, mieux inspiré, bien que, comme nous l'avons signalé en 2018, il expliquât καρποῖς d'une façon très tortueuse.

<sup>202</sup> *Quaestiones epicae* 150-1 et 290 n. 1, où il fait valoir le témoignage de Lycophron 942, οὐδ' ἐκφυγὼν ὠδῖνας ἀλγεινὰς τόκων.

<sup>203</sup> « Sortant de sous les entrailles de sa mère, sans perdre un instant, à l'admirable éclat du jour le fils de Zeus, fuyant le travail de l'accouchement, avec son frère jumeau parvint ». Il allègue aussi ce parallèle non moins approprié que remarquable : *GVI* 1593.1-4 (kioniskos funéraire attique, II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), μοιρίδιοι κλωστήρες, ἰὼ πανάφυκτον ἀνάκκη | ζεῦγμ' ἐπὶ δυστήνοισ παισ<ι> βροτῶν θέμενοι, | τοῦ με χάριν προφυγόντα πικρὰν ὠδῖνα τεκούσης | ἠγάγετ' εἰμερτοῦ πρὸς φάος ἡελίου (...);

d'une gaucherie impossible à attribuer à Pindare<sup>204</sup> et que la retouche de Wilamowitz adoptée par Snell-Maehler, ὑπ' ὠδίνεσσ' ἐραταῖς, « sous la forme de travaux d'enfant désirables », améliore, certes<sup>205</sup>, mais insuffisamment. Il convient de s'aviser que la qualification de ὠδίνος / ὠδίνεσσ(ι) par ἐρατᾶς / ἐραταῖς fait difficulté, non que l'accouchement doive être pénible, mais parce que ἐρατᾶς / ἐραταῖς ne saurait tenir lieu de l'épithète attendue, τερπνᾶς / τερπναῖς : contreposer Pindare, fr. 52m.13-14 Maehler, λύετο τερπνᾶς | ὠδίνος, « était délivrée d'un travail agréable »<sup>206</sup>. S'il est un substantif auquel il soit vraisemblable d'accoler l'épithète signifiant « désirable », « aimable », c'est φάος : ἐρατὸν ἐς φάος (cf. *O.* 10.75, ἐρατὸν φάος ; *GVI* 1593.4, εἰμερτοῦ πρὸς φάος ἠελίου). Un accident tel que la disparition de φυγῶν après σπλάγγων aura amené un remaniement, à savoir l'introduction très malheureuse d'une seconde occurrence de la préposition ὑπό, reliée à la première par τ(ε), et l'extension de ὠδίν(α) en ὠδίνος. Quant à la correction de ἐρατὸν en ἐρατᾶς, elle s'explique par un fait caractéristique : on aura cru à une déféctuosité métrique parce qu'on aura ignoré l'action du « digamma efficients » qui allonge la syllabe finale de ἐρατὸν<sup>207</sup>. Pindare n'a pas fait jouer le « digamma » au v. 71, γένος Ἴαμιδᾶν<sup>208</sup>, et l'érudit ancien qui corrigea ἐρατὸν ne pouvait guère tirer les conséquences du fait que Pindare rattache Ἴαμος soit à ἰός = φίός (cf. latin « virus »), le liquide épais dont Iamos fut nourri, le miel (v. 47), soit à ἴον = φίον, « violette » (v. 55)<sup>209</sup>. On rapporte le vague et ambigu κνίζομένα soit

<sup>204</sup> « Die beiden ὑπό mit demselben Kasus, vollends durch eine Kopula verbunden, sind unerträglich », observe Wilamowitz, *Pindaros*, 308 n. 1. Hutchinson, *Greek Lyric Poetry*, 393-4, combat ce jugement de Wilamowitz, mais, pensons-nous, en vain. Adorjáni, *Pindars*, 195, hésite entre la version avec la copule ou celle sans la copule (Ambrosianus), qui suppose un allongement de la finale de ὠδίνος, dont il rapproche l'allongement qu'implique la leçon ὑπὸ Κυλλάνας ὄρος v. 77. Mais la suppression de la copule n'améliore que marginalement la phraséologie.

<sup>205</sup> Toutefois, Hutchinson, *Greek Lyric Poetry*, 393, remarque que Pindare n'élide pas la désinence -εσσι.

<sup>206</sup> Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 512, a bien tort d'opposer ce passage à la critique que Schulze adresse à ἐρατᾶς. Même s'ils sont parfois rendus de la même manière, les adjectifs ἐρατός et τερπνός ne sont pas interchangeables : le premier marque une qualité permanente de la chose qualifiée. Nous discutons plus loin les vers 57-8, τερπνᾶς δ' ἐπει χρυσοστεφάνοιο λάβεν | καρπὸν Ἴηβας, où τερπνᾶς fait difficulté.

<sup>207</sup> Nous admettons avec Schroeder, *Pindari carmina*, 14 § 5, que le « digamma efficients » puisse chez Pindare faire position après une syllabe finale brève fermée. Heimer, 81-2, l'admet aussi, quoique dubitativement (W. Christ, *Grundzüge der griechischen Lautlehre*, Leipzig 1859, 203 le niait). P. Maas, *Metrica graeca*, trad. A. Ghiselli, Firenze 1979<sup>2</sup>, 110 § 132, semble l'admettre implicitement. Le cas du pronom atone est spécifique (voir notre remarque sur *O.* 1.57).

<sup>208</sup> Voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 351. Nous avons déjà signalé que Pindare peut, s'agissant d'un même mot, tenir ou ne pas tenir compte du « digamma » ; renvoyons à l'excellente étude de Heimer, *Studia Pindarica*, 1-89.

<sup>209</sup> Slater, *Lexicon to Pindar*, fait erreur en indiquant que Ἴαμος et Ἴαμιδᾶν (v. 71) ont tous deux, chez Pindare, un « iota » long : ce n'est pas le cas de Ἴαμος. L'initiale longue du tétrasyllabe Ἴαμιδᾶν est donc un allongement métrique « épique », d'où l'idée que la source du récit mythologique de Pindare est un poème épique. Que Pindare n'ait pas craint de rattacher Ἴαμος avec « iota » bref à

au déplaisir que la mère ressent à abandonner le nouveau-né (alors le participe marque la conséquence de l'abandon) soit à l'état d'esprit (sentiment de honte ?) qui l'amène à l'abandonner. Le choix, pour porter l'une ou l'autre de ces deux versions, d'un verbe, par ailleurs utilisé par Pindare, qui signifie « gratter », « chatouiller », « titiller », « aiguillonner »<sup>210</sup>, « piquer », « poindre », « irriter »<sup>211</sup> et, au sens figuré non moins qu'au sens propre, est en général<sup>212</sup> accompagné de la mention, sous forme de sujet ou de complément d'agent, de la cause de l'atteinte, peut étonner et susciter le doute sur l'authenticité de la leçon κνιζομένα. Contreposer l'évocation du sentiment de Créuse abandonnant Ion dans la pièce éponyme d'Euripide 958-9 : Πρ. καὶ πῶς ἐν ἄνθρωπῳ παῖδα σὸν λιπεῖν ἔτλης; Κρ. πῶς; οἰκτρὰ πολλὰ στόματος ἐκβαλοῦσ' ἔπη. Comme il existe un verbe κνιζοῦμαι, κνιζῶμαι, κνύζομαι, susceptible d'exprimer le vagissement plaintif d'un tout-petit<sup>213</sup>, nous envisageons que

un substantif doté de « iota » long (ainsi ἰός = « uirus », mais non ἰών = « uiola »), voilà qui illustre une liberté connue par ailleurs : voir G. Liberman, « *Ars adeo latet arte sua*, Autour de l'élegie cryptologique 3.14 des *Tristes* d'Ovide et d'Hygin, préfet de la Bibliothèque Palatine », *ExClass* 22, 2018, 26.

<sup>210</sup> Voulant amener Pélée à violer les droits de l'hospitalité, Hippolyta cherche à le séduire, τοῦ δὲ ὄργαν κνίζον αἰπεινοὶ λόγοι (N. 5.32), « les paroles difficilement résistantes d'Hippolyta aiguillonnaient la sensibilité de Pélée ». Tel semble être le sens exact de l'adjectif ici, non « sheer », « unreserved » (Bury, *The Nemean Odes*), « ardité » (Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*) et moins encore « repugnant, distateful » (Slater, *Lexicon to Pindar*). Dans une excellente rubrique relative à αἰπός, L. Döderlein (*Homerisches Glossarium*, II, Erlangen 1853, 326-7) explique très bien δόλον αἰπύν (Hésiode ; *hymn. hom. in Mercurium*) par « arduus evitatu », mais le rattachement étymologique de αἰπός à αἴψα (cf. Brugmann, *IF*, 37, 1916/17, 157) semble l'avoir égaré en lui suggérant que αἰπεινοὶ λόγοι signifie « vorschnelle Worte » (« precipitose words », Race, *Pindar. Nemean Odes*, cf. « hasty, wicked words » *LSJ* II.1 ; « imprudente » *DGE* s. v. 3).

<sup>211</sup> Slater, *Lexicon to Pindar*, classe le passage ainsi que P. 8.32 ; 10.60 (à propos de l'amour) et N. 5.32 dans la rubrique « distress », mais « distress » nous semble aller au delà de la gamme de sens que nous croyons discerner dans le verbe grec. J. Rumpel, *Lexicon Pindaricum*, Leipzig 1883 range le passage sous la rubrique « pungo, irrito, stimulo, de affectionibus animi » et cite la paraphrase de Boeckh, « anxia et sollicita materno affectu, quod recens natum puerum non liceret in patris domum secum afferre ». Le *TGL* V 1686AB discute le sens psychologique du verbe, rapproche δάκνω et latin « mordeo », « uro » et cite un passage significatif, Sophocle, *Oed. rex*, 785-6, κὰγὼ τὰ μὲν κείνων ἐτερπόμην, ὁμῶς δ' | ἔκνιζέ μ' αἰεὶ τοῦθ' ὑφείρπε γὰρ πολὺ. Nous avons brièvement évoqué *I.* 5.58, ἔκνιζαν, « poindre », dans la remarque sur *O.* 1.28-9. Panorama sémantique du verbe chez Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 2, 677, et chez M.S. Silk, « Pindar's Poetry », 25-88, spéc. 41-2.

<sup>212</sup> Ce n'est pas toujours le cas : cf. Diogène Laërce 4.30, 319 Dorandi, à propos de Théophraste riqué par le départ de son élève Arcésilas, τὸν Θεόφραστον κνιζόμενόν φασιν εἰπεῖν ὡς εὐφῆς καὶ εὐεπιχείρητος ἀπεληλυθὸς τῆς διατριβῆς εἴη νεανίσκος. Dit d'une mère qui abandonne son nouveau-né, κνιζομένα paraît litotique.

<sup>213</sup> Voir Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 2, 657 (« seltener stark κνύζω, -ομαι »), et l'excellente étude d'E. Tichy, *Onomatopoeische Verbalbildungen des Griechischen*, Wien 1983, 112. Elle considère κνύζομαι comme la forme primitive. Mentionnons Hésychios, K 3145, κνύζεσθαι· μοχθεῖν. κλαιεῖν ; Aristophane, *uespae*, 976-8, ποῦ τὰ παιδία (« catuli ») ; ἀναβαίνειτ', ὃ πόνηρα, καὶ κνυζόμενα | αἰτεῖτε κἀντιβολεῖτε καὶ δακρύετε ; Théocrite, *eidyllia*, 2.108-9 Gow, οὐδέ τι φωνῆσαι δυνάμαν, οὐδ' ὅσσον ἐν ὕπνῳ | κνυζεῦνται φωνεῦντα φίλαν ποτὶ ματέρα τέκνα ; Agathoclès de Cyzique *FGrHist* 472 F 1a (transcrit ci-après) ; Denys d'Halicarnasse, *ant. Rom.*, 1.79.5-6 (transcrit

Heyne<sup>214</sup> ait pu voir juste en suggérant κνυζόμενον, sur lequel Adorjáni, en mentionnant la conjecture dans son appareil critique, a attiré notre attention : « et elle de l'abandonner, vagissant, à même la terre ». Rapprocher Stace, *Silvae* 2.7.36-8 « natum (il s'agit de Lucain !) protinus atque humum per ipsam | primo murmure dulce uagientem (oxymore !) | blando Calliope sinu recepit ». La perte d'un participe au féminin rend plus difficile l'identification du sujet du verbe, mais le contexte contribue à l'éclaircir et, dans ce domaine, Pindare n'a pas coutume de trop se soucier de l'embarras de son public<sup>215</sup>. La correction de Heyne pourrait exprimer la conception selon laquelle le vagissement qui atteste la « viabilité » du nouveau-né se produit au contact de la terre<sup>216</sup>. La mention du vagissement prépare aussi l'évocation, dans la suite immédiate, des deux serpents qui vont nourrir le tout-petit : comparer Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.* 1.79.6, τὰ μὲν δὴ (βρέφη) κνυζόμενα κατὰ τοῦ τέλματος ἐκκλινδεῖτο, λύκαινα δέ τις ἐπιφανεῖσα νεοτόκος σπαργῶσα τοὺς μαστοὺς ὑπὸ γάλακτος ἀνεδίδου τὰς θηλὰς τοῖς στόμασιν αὐτῶν καὶ τῇ γλώττῃ τὸν πηλόν, ᾧ κατάπλεοι ἦσαν, ἀπελίχμα ; Agathoclès de Cyzique, *FGrHist* 472 F 1a, λέγεται γὰρ ὡς ἄρα Διὶ θηλὴν ὑπέσχεον ἕς καὶ τῷ σφετέρῳ γρυσμῶ περιοιχνεῦσα τὸν κνυζήθμον τοῦ βρέφεος ἀνεπαίστον τοῖς παριοῦσιν ἐτίθει.

### O. 6.61-3

..... ἀντεφθέγξατο δ' ἄρτιεπῆς  
πατρία ὄσσα, μετάλλασέν τέ νιν· « Ὅρσο, τέκνον,  
δεῦρο πάγκοινον ἐς χώραν ἴμεν φάμας ὀπισθεν ».

62 μετάλλασεν AL<sup>pc</sup> : μετάλασεν L<sup>nc</sup> N | νιν A : μιν ceteri.

partiellement ci-après). On ne doit plus citer « Gal. 19.112 » comme attestation de κνύζομαι, car la rubrique du *Glossaire hippocratique* de Galien, K 53, 220 Perilli, est κνῦμα· ὄνοματοποιεῖται μιμησει τοῦ ψόφου· ἀλλὰ καὶ ὁ ἥρέμα στενάζων, κνυζόμενος ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ, καὶ ὁ ἐπὶ τῶν κυνῶν κνυζήθμός.

<sup>214</sup> Il ne manquait ni de flair ni de goût, comme, croyons-nous, on voit par sa proposition de changer τερπνᾶς (« vergnügt », « heureuse », entend J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, II, Leipzig 1878, 560) en τερπνόν (« ergötzlich », « jouissif ») au v. 57, τερπνᾶς δ' ἐπεὶ χρυσοστεφάνοιο λάβεν | καρπὸν Ἥβας, « une fois qu'il eut reçu le fruit de l'heureuse Jeunesse à la couronne d'or », manière intentionnellement ambiguë de dire qu'il est devenu jeune homme (en revanche le λάχεν, « il eut obtenu », du même Heyne est fourvoyé) : voir E. Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της*, I, Strasbourg 1910, 77 n. 1. Comparer P. 9.109-10, χρυσοστεφάνου δέ οἱ Ἥβας | καρπὸν ἀνθήσαντ' ἀποδρέψαι, « cueillir le fruit en fleur de la Jeunesse à la couronne d'or » (sens exclusivement « sexuel » ici) ; N. 7.53, τὰ τέρπν' ἄνθε' Ἀφροδίσια ; Mimnerme fr. 5.2-3 West<sup>2</sup> = Théognis 1.1017-18, ποιῶμαι δ' ἐσορῶν ἄνθος ὀμηλικῆς | τερπνὸν ὁμῶς καὶ καλόν ; Mimnerme fr. 2.3-4 West<sup>2</sup>, ἄνθεσιν ἦβης | τερπόμεθα. Dans le fr. 122.7-8 Maehler, ἐρατειναῖς <έν> εὐναῖς | μαλθακᾶς ὄρας ἀπὸ καρπὸν δρέπεσθαι, on observera que ὄρας a une seule épithète, contrairement à τερπνᾶς χρυσοστεφάνοιο Ἥβας.

<sup>215</sup> Voir le cas de P. 8.58-60 avec le commentaire de Liberman, « L'elogio pindarico », 132.

<sup>216</sup> Voir les textes grecs et latins extrêmement nets mis en avant par T. Köves-Zulauf, *Römische Geburtsriten*, München 1990, 4-8.

« Elle lui répondit, de son père (Apollon) la voix arrangeuse de mots<sup>217</sup>, et elle lui adressa cette réplique : « lève-toi, mon fils (Iamos) ; rends-toi là, dans ce pays commun à tous (Olympie), en marchant derrière le son de mes paroles ». L'explication la plus répandue de *μετάλλασεν* est « sought him out » (Race) : il y aurait donc hystérogie. Mais « sought him out » est étrange : pourquoi l'Apollon pindarique, qui entend, voit, comprend et sait tout immédiatement<sup>218</sup>, aurait-il besoin de « chercher » le fils qui l'a appelé ? Notre traduction suit le sens que donnent à *μετάλλασεν* Wilamowitz<sup>219</sup> et Adorjáni, lequel a bien mérité de Pindare en réhabilitant l'interprétation de Wilamowitz. Mais il ne saurait être question de voir avec Adorjáni en *μεταούδασεν*<sup>220</sup> (Garrod) « eine plausible Emendation » : c'est la substitution d'une glose à un mot de glossaire. « *Μεταλλᾶν*, dit énigmatiquement Wilamowitz, war für Pindar eine ihrer eigentlichen bedeutung nach unverständliche epische glosse wie für uns. was wunder, dass er sie etwas anders anwendet als das epos ». Si nous comprenons bien, car, comme souvent, le grand érudit oblige le lecteur qui veut le comprendre à développer sa pensée à ses risques et périls, Wilamowitz a mené un raisonnement analogique : dans la poésie épique, *μεταλλᾶν* est souvent associé à un « uerbum interrogandi », *ἑρέσθαι* ou un composé, *ἀνερέσθαι*, *διερέσθαι*<sup>221</sup> et il y a lieu de supposer que *μεταλλᾶν* équivaut plus ou moins, pour le sens, au verbe qui le redouble d'une manière caractéristique du style épique<sup>222</sup>. Donc, chez Pindare, le verbe auquel *μετάλλασεν* est associé, à savoir le transparent *ἀντεφθέγγατο*, « uerbum respondendi », indique le sens que Pindare attribue à *μετάλλασεν*. C'est non seulement ingénieux mais, à notre avis, plausible. Wilamowitz ne dit rien de l'autre passage où Pindare emploie *μεταλλᾶν*, à savoir *P.* 4.163-4, *μεμάντευμαι δ' ἐπὶ Κασταλία, | εἰ μετάλλατόν τι*<sup>223</sup>. Pélias, qui a exposé à Jason le songe qui l'a amené à consulter l'oracle d'Apollon, s'apprête à lui communiquer la réponse de l'oracle : *ὥς τάχος ὀτρύνει με τεύχειν ναῖ πομπάν*, « il me presse de préparer au plus vite une expédition par bateau ». Là, *μεταλλᾶν* est employé seul et le verbe (*μεμάντευμαι*) de la proposition dont dépend l'interrogative indirecte comprenant *μετάλλατόν τι* est un « uerbum interrogandi », « j'ai demandé à l'oracle de Castalie ». Quel est le sens de *μετάλλατόν τι* ? Adorjáni croit que la signification

<sup>217</sup> Nous suivons non l'interprétation traditionnelle de ἀρτιεπής, « claire », « sans ambages », mais celle de Schulze, *Quaestiones epicae*, 159 n. 1.

<sup>218</sup> Voir *P.* 3.27-9 et Wilamowitz, *Pindaros*, 281 n. 2.

<sup>219</sup> *Isyllos von Epidauros*, 166.

<sup>220</sup> Seul l'imparfait *μετηύδα* est attesté en grec, et ce dans le formulaire épique.

<sup>221</sup> Voir, pour citer un travail peu connu mais excellent, A. Funck, « De praepositionis μετά in uocabulis compositis usu », *ap.* G. Curtius, K. Brugman, eds., *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, IX, Leipzig 1876, 151-2. Selon lui, *μετάλλασεν* signifie simplement « allocuta est ». Il part d'une étymologie de *μετ-αλλ-ᾶν* (cf. G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1879<sup>5</sup>, 551) selon laquelle ce verbe équivaut à *μετ-έρ-χ-εσθαι* (même racine à l'origine de *-αλλ-* et de *-ερ-*) au sens de « accedere », et il confronte cette étymologie aux emplois concrets du verbe.

<sup>222</sup> Voir, si besoin est, le vaste éventail illustratif d'I. Bekker, *Homerische Blätter*, Bonn 1863, I, 185-95.

<sup>223</sup> La paraphrase de Wilamowitz, *Pindaros*, 389, reste très vague.

est la même que dans *O.* 6.62, où il reconnaît un « uerbum respondendi » : « Pelias befragt das delphische Orakel darauf hin, ob etwas darauf zu antworten ist ». Nous ne pouvons voir là sens qui vaille et croyons qu’au « uerbum interrogandi » correspond un « uerbum rogandi », « ich habe an der Quelle Kastalia mir ein Orakel geben lassen, (um zu erfahren), ob man der Sache weiter nachgehen müsse, etwas darauf zu geben sei »<sup>224</sup>. Comment s’expliquer cette différence d’emploi présumée du seul et même verbe μεταλλᾶν ? Il y a quelque six ans d’écart entre la composition de la sixième *Olympique* (victoire de 468) et celle de la quatrième *Pythique* (victoire de 462). Or l’emploi de μεταλλᾶν en *P.* 4.164, sans se conformer entièrement à l’usage épique<sup>225</sup>, s’en rapproche beaucoup plus que celui qu’on trouve en *O.* 6.62, si nous comprenons bien ce dernier passage : entre 468 et 462, fit-on observer à Pindare ou s’avisa-t-il lui-même qu’il avait employé d’une manière abusive, καταχρηστικῶς, un tour homérique et Pindare s’est-il corrigé ? Voilà peut-être une petite pièce à verser au dossier de Pindare homme de lettres<sup>226</sup> et à la réflexion antique sur le sens des mots homériques.

### *O.* 6.71-73

ἔξ οὔ πολύκλειτον καθ’ Ἑλληνας γένος Ἴαμιδᾶν·  
 ὄλβος ἄμ’ ἔσπετο· τιμῶντες δ’ ἀρετάς  
 ἔς φανεράν ὁδὸν ἔρχονται (...)

« Depuis lors, couvert de gloire chez les Hellènes est le *genos* des Iamides. La richesse vint en même temps. Voilà qu’honorant (cultivant<sup>227</sup>) les différentes formes de l’excellence ils empruntent un chemin lumineux ». Les traductions « auf offenem Wege wandeln sie » (Wilamowitz<sup>228</sup>), « wandeln sie eine glänzende Straße » (Adorjáni), « vanno per chiare vie » (Gentili) donnent le sens qu’appelle le contexte mais ne correspondent pas à ἔς φανεράν ὁδὸν ἔρχονται, tandis que « viam conspicuam ingrediuntur » (Adorjáni) rend fidèlement ἔς φανεράν ὁδὸν ἔρχονται mais ne donne pas un sens satisfaisant, car les Iamides n’entrent pas dans un chemin de gloire, ils marchent sur un chemin de gloire. Hutchinson<sup>229</sup> a perçu la difficulté : « the subject of ἔρχονται is usually taken to be the Iamidae ; but entering on the road, rather than travelling along

<sup>224</sup> Explication de Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina*, 41-2. « Vgl., ajoute-t-il, die deutsche Redewendung “ich frage nichts darnach” = “ich kümmere mich nicht darum” ». Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode*, 244, et Liberman, *Pindare. Pythiques*, ont tort de comprendre « j’ai demandé à l’oracle de Castalie si quelque quête était nécessaire ».

<sup>225</sup> Funck nous paraît l’avoir décrit le mieux possible. Citons *Ilias*, 5.516, μετάλλησάν γε μὲν οὔ τι, « (ses compagnons) ne s’enquirent de rien (auprès d’Énée) », « ils ne lui posèrent aucune question ».

<sup>226</sup> Voir M.L. West, « Pindar as a Man of Letters », dans D. Obbink, R. Rutherford, eds., *Culture in Pieces. Essays on Ancient Texts in Honour of Peter Parsons*, Oxford 2011, 50-68 (= M.L. West, *Hellenica*, Oxford 2013, II, 129-50).

<sup>227</sup> Rapprocher Épicure, fr. 70.123 Usener, τιμητέον τὸ καλὸν καὶ τὰς ἀρετάς καὶ τὰ τοιοῦτότροπα, εἰάν ἡδονὴν παρασκευάζῃ· εἰάν δὲ μὴ παρασκευάζῃ, χαίρειν εἰστέον.

<sup>228</sup> *Isyllos von Epidauros*, 167.

<sup>229</sup> *Greek Lyric Poetry*, 406-7.

it, becomes difficult to explain », mais d'un constat juste il tire une conséquence fautive, à savoir que le sujet de ἔρχονται serait non les Iamides mais τιμῶντες, « those who honour »<sup>230</sup>. En réalité, les Iamides sont bien le sujet de ἔρχονται mais le banal ἐς a pris la place du rare ἄμ, apocope de ἀνά (cf. ἄμ πέδον fr. 52k.16 et ἄμ πεδίον fr. 172.4 Maehler)<sup>231</sup> : ἄμ φανεράν ὁδὸν ἔρχονται est le grec pindarique qui correspond à « auf offenem Wege wandeln sie » (cf. *Ilias* 10.339, βῆ ῥ' ἀν' ὁδὸν μεμιάως<sup>232</sup>). Aussi étrange que cela puisse paraître, la correction, à nos yeux évidente, ne semble pas avoir été déjà publiée ; nous peinons à croire qu'elle n'ait pas déjà été faite.

<sup>230</sup> Interprétation déjà envisagée par la scholie 122c.

<sup>231</sup> Voir Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, 77-8 ; Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 114-15 à N. 9.35, ἀν κίνδυνον (mieux ἀγ κίνδυνον, comme ἀγ κορυφάν, fr. 52g.12 Maehler, selon l'un des témoins papyrologiques ?). Dans N. 3.49, ἐξέτης τὸ πρῶτον, ὅλον δ' ἔπειτ' ἀν χρόνον, l'opposition devrait être non entre la sixième année d'Achille et l'étrange « tout le temps qui s'en suit », mais 1) entre la sixième année (v. 44, παῖς ἐών) et « ensuite » (ἔπειτα) ; 2) entre la demeure de Chiron, à laquelle l'Achille de six ans circonscrit l'aire de ses chasses (v. 43, τὰ μὲν μένων Φιλύρας ἐν δόμοις), et le bois auquel, ensuite, il l'étend (cf. Stace, *Ach.* 2.119-28). Il faut donc non ὅλον δ'... ἀν ΧΡΟΝΟΝ mais ὅλον δ'... ἀν ΔΡΙΟΣ, « per totum saltum », voir Hésiode, *Opera et dies* 529-32 ; *Odyssea*, 14.453, ὅθι τε δριός ἦν πολυανθέος ὕλης ; Simias de Rhodes, fr. 24.1-3 Fränkel (H. Fränkel, *De Simia Rhodio*, Leipzig 1915, 101-2) = fr. 20.1-3 Powell, Οὔκετ' ἀν' ὕλην δριός εὐσκιον, ἀγρότα (« uenator », Fraenkel) πέρδιξ, | ἠχίησον ἴης γῆρυ ἀπὸ στόματος, | θηρεῦσιν βαλιούς συνομήλικας ἐν νομῶ ὕλης ; Orprien, *Hal.* 457-8, εἶλον ἀνακείην ἐλάφω εὐαγρεῖ τέχνη, | μηρίνθω στέψαντες ἅπαν δριός.

<sup>232</sup> Voir Porzig, *Die Namen für Satzinhalte*, 163-4 : « Die Präposition ἀνά mit dem Akkusativ — nur diese Fügung kommt für die Abstrakta in Betracht — bezeichnet eine Bewegung über einen Raum hin. Auch sie ist fast immer mit einem Verbum der Bewegung verbunden. Der Raum, durch den die Bewegung geschieht, kann nun bezeichnet werden, durch ein kollektives Nomen, wie ἀνά στρατόν, ὄμιλον, οὐλαμόν, dazu wie gewöhnlich die Ausdrücke für Kampfgetümmel ἀνά μάχην, ὕσμινην, δημοσιότητα, κλόνον, ἀγῶνα (Ψ 617), ἄμ φόνον (Κ 298) neben ἀν νέκυας. Ferner auch durch die Art der Bewegung selbst, ausgehend von ἀν' ὁδόν, dann ἀνά δρόμον (Υ 321), ἰαχμόν (Θ 89. 158), ἰθύν »geradenwegs«. Außerhalb dieser Gruppen steht nur ἀνά θυμόν, zunächst in der Verbindung mit dem Bewegungsverbum ὁρμαίνειν (Φ 137, Ω 68ο, β 156), dann auch mit φρονεῖσθαι, θαμβεῖν, οἴεσθαι ».